incertain regard

la revue

N°19 - hiver 2020

de la résistance au monde… à la confrontation à soi

Isabelle Dansin, *Figuier céleste 2*, 2015, acrylique sur papier marouflé sur toile, 81 x 60 cm

JACQUES ALLEMAND, AMAURY BALLET, GÉRARD CARTIER, ISABELLE DANSIN, PATRICK FOURETS, JEAN-PAUL GAVARD-PERRET, MARTINE GOUAUX, PATRICK GUILLARD, CLAUDINE GUILLEMIN, PIERRE KOBEL, RONDA LEWIS, GÉRARD LEYZIEUX, HERVÉ MARTIN, JEAN PERGUET, CLARA REGY, THIERRY RENARD

incertain regard
la revue

Revue numérique semestrielle
www.incertainregard.com

Le comité de rédaction est composé de
Catherine Champolion
Véronique Forensi
Patrick Fourets
Jean-Paul Gavard-Perret
Martine Gouaux
Patrick Guillard
Claudine Guillemin
Ronda Lewis
Hervé Martin
Gérard Noiret
Thierry Renard

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse mail de la revue :
contact@incertainregard.com

Le choix proposé doit contenir un maximum de 60 vers pour la poésie et 8 000 signes (espaces compris) pour la prose, dans un seul fichier au format .docx, avec des marges verticales et horizontales de 4.5 cm, interligne 1.5 cm, en Arial 11. Le titre de chaque texte sera souligné et suivi du nom de l'auteur. Le fichier devra également comporter une notice biographique de l'auteur n'excédant pas 350 signes (espaces compris).

Sommaire

ÉDITORIAL ..... P. 4
Patrick Fourets

AUTOUR DE GÉRARD CARTIER P.5/19
Entretien avec Gérard Cartier. Martine Gouaux
Texte inédit : *Les enfances de Mara* de Gérard Cartier

MISCELLANÉES ..... P. 20/39
Sélection de la rédaction
Retour dans une ville oubliée. Amaury Ballet
Suivre des pas inscrits sur le vent. Gérard Leyzieux
Incertain & la nage en eau froide (extraits). Jacques Allemand

Contributions des *Chantiers d'écriture*
A propos de Ceux de 14 *de Maurice Genevoix*. Patrick Fourets
Crème anodine. Martine Gouaux
Ma petite sorcière. Patrick Guillard
Troménie en Kreis Breizh. Claudine Guillemin
La cour (extrait). Ronda Lewis

RENCONTRE AVEC ISABELLE DANSIN ..... P. 40/43
Par Ronda Lewis

CARTES BLANCHES ..... P. 44/66
Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret : 3 critiques
Carte blanche à Hervé Martin : Clara Regy. Pierre Kobel
Carte blanche à Thierry Renard : *Souvenirs de ma mère*

PAGE 99, JOURNAL D'UN LECTEUR *"Noir fiction…"* ..... P. 67/71
Par Jean Perguet

NOTES DE LECTURE ..... P. 72/74
Ceux de 14 de Maurice Genevoix par Patrick Fourets
Printemps silencieux de Rachel Carson par Patrick Guillard

NOTICES BIOGRAPHIQUES ..... P. 75/76

Éditorial

Par Patrick Fourets

Les mots de Gérard Cartier, dans *L'Oca nera* se déplacent sur les cases d'un jeu de l'oie - Affrontement à la complexité, écrit-il. Jeu de hasard pour le lecteur, jeu de l'interview pour notre revue et rencontre avec un poète. Il nous présente *Les enfances de Mara*, un extrait du *Roman de Mara* à paraître aux éditions Flammarion, continuité de son œuvre abondante.

Gérard Cartier est présent régulièrement dans les journées *Livre pauvre*. Isabelle Dansin l'y a côtoyé en répondant à l'invitation de notre bibliothèque dont nous venons de célébrer le trentième anniversaire. Son travail est dans l'esprit de ce lieu indispensable. Elle dit à propos de l'arbre – l'un de ses thèmes picturaux : *Il est planté, il a des racines, il aspire à grandir, et il grandit à la fois à l'horizontale et à la verticale*.

Gérard Cartier et Isabelle Dansin participent l'un et l'autre à l'*Action poétique* recherchée par notre revue avec *l'ambition de continuer à réfléchir haut et cohérent*[1].

Isabelle Dansin *écrit* ses tableaux, quand les mots s'offrent en images.

Poésies des cartes blanches – Visites littéraires (*Page 99*) – Présentations de textes par le Comité de rédaction, notes de lectures, notre revue est un arbre bien planté.

[1] *Le Commun des mortels*, Gérard Noiret, Actes Sud, 1990 (p.83)

Autour de Gérard Cartier

Entretien avec Gérard Cartier

Par Martine Gouaux

Gérard Cartier est né à Grenoble, en 1949, au pied du Vercors et de la Chartreuse, pôles autour desquels gravitent nombre de ses écrits. Il possède une solide formation scientifique. Sa vie professionnelle d'ingénieur est riche de voyages. Il a participé à la construction d'ouvrages importants : le tunnel sous la Manche, la ligne ferroviaire Lyon-Turin, les métros du Caire et d'Athènes… Vaste est également sa culture littéraire. Gérard Cartier est un poète reconnu, deux de ses livres ont été primés : *Le Désert et le Monde* (Flammarion, 1998), prix Tristan Tzara, et *Méridien de Greenwich* (Obsidiane, 2000), prix Max Jacob. Sa dernière publication est un roman, *L'Oca nera* (La Thébaïde), sorti en 2019[1]. Je ne peux clore cette présentation sans mentionner son implication dans l'organisation, avec Francis Combes, de l'affichage de poèmes dans le métro parisien entre 1993 et 2007, son activité de critique de poésie et de coordinateur de la revue littéraire en ligne *Secousse*.

Nous nous rencontrons à la bibliothèque d'Achères où l'on met à notre disposition la pièce qui, cette année, sert d'atelier à un écrivain, Gérard Noiret, et à un artiste, Frédéric Cubas-Glaser. C'est entourés de leurs œuvres, accrochées aux murs et en chantier, que nous nous installons.

D'où vient ce besoin de poèmes ? Y a-t-il des auteurs ou des personnes qui vous ont marqué, qui vous ont orienté vers la poésie ?

C'est une bonne question : pourquoi écrire ? et pourquoi de la poésie plutôt que de la prose ? Je n'ai pas de réponse, c'est le fruit d'une pulsion irraisonnée. J'ai été attiré assez tôt par la poésie. Adolescent, j'écoutais une émission de radio qui s'appelait « le Club des poètes » – il me semble que c'était le dimanche soir, sur le *France Inter* des années 1960. Les poèmes étaient lus par des comédiens, il y avait parfois des moments extraordinaires. Je me souviens encore, par exemple, d'un poème de Baudelaire lu par Wicky Messica : « *Ma femme est morte, je suis libre ! / Je puis donc boire tout mon saoul…* »
Les poètes qui m'ont marqué sont très variés. Mes premières vraies émotions sont dues à Baudelaire (j'ai longtemps porté sur moi *Les Fleurs du mal*) et à Verlaine ; un peu plus tard, à Apollinaire et à Cendrars. J'ai ensuite découvert les surréalistes, qui m'ont beaucoup occupé, même si je n'ai jamais écrit dans cette veine. Puis j'ai descendu le fleuve de la poésie, avec les poètes de l'après-guerre (parmi lesquels Yves Bonnefoy et Jean Malrieu), jusqu'aux contemporains. Parmi ceux-ci, certains m'ont marqué durablement : Paul Louis Rossi, découvert avec *Le Voyage de Sainte Ursule*, Jean Ristat, Franck Venaille et quelques autres. Ce

[1] Depuis cet entretien, est paru *Du franglais au volapük : ou le perroquet aztèque*, éditions Obsidiane, 2019 [NDLR]

sont des poètes aux écritures extrêmement différentes, parfois aux antipodes les unes des autres. Mon parcours de lecture est donc banal, mais il a sa justification. On ne peut pas écrire sans avoir en tête l'histoire de la poésie, sans lire les autres, les grands anciens comme les contemporains, sans se confronter à eux : on écrit souvent en réaction à la génération qui précède. Ce qui ne dispense pas, évidemment, de travailler beaucoup…

J'ai relevé une phrase, au tout début de *L'Oca nera*, qui peut être une sorte de chapeau à quelques questions que je souhaitais vous poser : « *Toute expérience (la lecture d'un livre au même titre que l'étude de l'Histoire ou l'épreuve de la vie) est un affrontement à la complexité ; elle ne vaut que pour autant qu'on en dégage soi-même le sens.* » Pouvez-vous nous parler du hasard et de la recherche de sens ? Le hasard est un thème qui revient souvent chez vous, qui est d'ailleurs le titre d'un de vos recueils (Obsidiane, 2004).

Le hasard est en effet pour moi un thème important ; il est le lieu et la condition de la liberté d'écriture. Dans *L'Oca nera*, par exemple, je me suis donné au départ une contrainte assez forte, puisque la structure du livre est celle d'un jeu de l'oie. Il est composé de 62 chapitres, comme autant de cases ; on y trouve à leur place habituelle les cases néfastes (l'hôtel, le labyrinthe, la prison, la mort, etc.) et, de neuf en neuf, un chapitre dévolu à l'oie (qui est ici noire, comme l'indique le titre) ; s'y ajoute un dernier chapitre, le « paradis » de l'oie, comme dans le jeu. Le récit lui-même épouse la géométrie du jeu, puisqu'il se développe en spirale en se resserrant peu à peu sur l'énigme – la figure de la spirale y apparaît d'ailleurs de façon récurrente. L'intrigue, à l'intérieur de ce cadre assez strict, c'est le hasard qui l'a déterminée – comme dans la vie : le jeu de l'oie a de tous temps été réputé une image de la vie humaine. Paradoxalement, ce jeu de la contrainte et du hasard donne une grande liberté pour inventer, pour réagir aux sollicitations de l'imagination.
Je vais vous donner un exemple. Hormis la forme générale du livre, l'identité du narrateur et celle de « l'oie noire » (que j'avais en tête depuis des dizaines d'années), je n'avais aucune idée précise des thèmes que j'embrasserais. C'est en écrivant que les autres personnages sont apparus, en particulier Mireille Provence. Elle a une existence historique, on la connaît sous le surnom de « l'espionne du Vercors ». J'en avais entendu parler par mon père. Vivant dans cette région après la guerre, il était impossible de ne pas être marqué par le drame du Vercors. En outre, l'un de mes oncles y a été fusillé. Nos mémoires ne sont pas seulement individuelles, elles charrient aussi une partie des émotions et des savoirs de ceux qui nous ont précédés. Pour en revenir à Mireille Provence, elle ne faisait pas initialement partie du livre. Elle y est apparue de façon naturelle, appelée par le thème du Vercors, et est devenue peu à peu si nécessaire que j'ai fini par enquêter sur elle – une véritable enquête, dans les archives. Elle s'est imposée d'autant mieux qu'elle fait contrepoint au personnage de *l'oie noire*.
Cette méthode de composition est aussi celle de mes livres de poésie. Je ne

vais jamais totalement à l'aventure ; je définis toujours un plan au préalable ; mais, à l'intérieur de cette contrainte, je procède avec la plus grande liberté.

L'Histoire, la géographie, sont également des thèmes importants dans ce que vous écrivez. Pouvez-vous nous parler de la façon dont vous avez écrit *Alecto* (Obsidiane, 1994), recueil qui m'a profondément touchée ? Avez-vous fait le voyage à Terezìn ?

Alecto est un tombeau de Robert Desnos. Il a été déporté en Allemagne et, après être passé de camp en camp, est mort à Terezìn, en Tchécoslovaquie, peu après la Libération. Le lieu est évidemment important. Je suis allé en Tchécoslovaquie mais, aussi surprenant que cela puisse paraître, pour garder ma liberté de création, je n'ai pas pris la route qui menait à Terezìn alors que je n'en étais qu'à quelques kilomètres. J'ai évidemment beaucoup fréquenté Terezìn par la pensée et par les livres. Mais plus que la géographie, ce qui est important dans *Alecto*, c'est l'Histoire, celle de la seconde guerre mondiale.
Beaucoup de mes livres s'inscrivent dans le siècle. La résistance en Vercors était déjà le thème d'I*ntroduction au désert* (Obsidiane, 1996) et du *Désert et le monde*. Certaines pages du *Hasard* traitent de la guerre d'Algérie et de la Palestine. L'Histoire est une inquiétude, de nature presque politique. On ne peut pas vivre sans nouer des rapports avec ce qui nous a précédé : le passé nous aide à penser le présent. C'est aussi la leçon de *L'Oca nera*, avec ce double jeu, ce balancement entre la résistance armée dans le Vercors contre l'oppression nazie et le mime qu'en font aujourd'hui dans le Val de Suse les opposants au projet Lyon-Turin…
Quant à la géographie, elle est pour moi essentielle. Tous mes livres sont *situés*, ils empruntent à des lieux précis. On peut même considérer que *L'Oca nera* est le roman d'un territoire : celui que cartographie le plan 77 de Michelin… Il en est de même de mes livres de poésie. L'histoire naturelle y occupe aussi une grande place. En fait, j'écris des livres pour l'école primaire : l'Histoire, la géographie, l'histoire naturelle, la morale, les mathématiques !...

Au sujet de la ponctuation, vous citez Octavio Paz au tout début des *Métamorphoses* (Le Castor Astral, 2017) : « *La poésie est nombre, proportion, mesure : langage – sauf qu'elle est un langage tourné sur soi et qui se dévore et qui s'abolit pour qu'apparaisse l'autre, le démesuré, le soubassement vertigineux, le fondement abyssal de la mesure.* » Que devient la ponctuation dans vos poèmes ?

Cela revient à poser la question de ce qu'est la poésie par rapport à la prose car, pour moi, il n'y a pas de poésie s'il n'y a pas un travail sur la mesure, le rythme. Dans la prose, ce qui mesure l'expression, et aussi la pensée, c'est la ponctuation. En poésie, on peut user d'autres moyens que le point et la virgule – c'est mon cas.
Gérard Cartier poursuit en explicitant le rôle dans sa poésie des espaces blancs ou

des majuscules (petits silences internes aux vers) : autant d'aides au sens et façons de mesurer, de rythmer le poème.
Le poème est chant, rythme, sonorités. Le sens n'est pas premier, il y est pris, il en résulte ; il n'est donc pas forcément linéaire. Dans les vers, la rupture en bout de ligne, outre un rôle de mesure, est une façon de briser le cours de la pensée : elle est propice à la surprise, au changement d'idée. Vis-à-vis du sens, le poème a un statut ambigu. Il faut que le lecteur comprenne, bien sûr, mais il est bon de ménager une certaine incertitude, voire une duplicité, un double sens. Quand tout est parfaitement transparent, linéaire, sur le modèle de la prose, cela fait rarement une bonne poésie. Le jeu du sens, du clair et de l'obscur, est l'un des plaisirs du poème – ainsi, quand je lis Sophie Loizeau par exemple…

La construction de vos livres, poésie ou roman, est primordiale. Je pense, par exemple, aux *Métamorphoses* et au *Voyage de Bougainville* (L'Amourier, 2015). Les tables et index invitent à un jeu, ce sont des propositions d'entrée dans les poèmes, autant de perspectives de lectures différentes pour un même poème.

Oui, et il y a là un aspect ludique. Je ne publie pas de *recueil*, c'est-à-dire de collection de poèmes écrits au fil des jours, pour noter une émotion fugitive, une réflexion, une scène, etc. Je ne commence jamais un livre sans en définir auparavant la forme globale : elle préexiste à l'écriture. Il en est ainsi du *Voyage de Bougainville*, de *L'ultime Thulé* (Flammarion, 2018), qui imagine le voyage de Saint Brendan (lui aussi en forme de jeu de l'oie), etc. Chaque poème a évidemment une signification en soi, mais il ne prend son sens véritable qu'au sein de l'ensemble. Les tables des matières explicitent la structure du livre, dont on n'avait pas eu forcément conscience à la lecture. Par exemple, c'est en lisant la table des *Métamorphoses* qu'on se rend compte que chaque poème évoque un auteur et un élément d'un banquet (un plat, un dessert, un vin) et que l'ensemble forme un art poétique. C'est bien sûr un jeu.

Dans le dernier poème de votre livre *Le hasard*, vous écrivez :

« …je compte et corrige
Lente rédemption Et avant que se répande
Le silence je recompose le monde
Découpant dans la matière du hasard
Un sens plus parfait… »

Où se trouve le *je* ? Se trouve-t-il, comme vous le dites, dans le « *je compte et corrige* »? Recomposition du monde et création de soi semblent intimement liés ?

Dans cette citation, que j'avais oubliée, il me semble qu'il y a une chose importante : c'est que le monde est une invention. On le bâtit en soi, en tâtonnant – ce n'est pas une pensée fulgurante. J'écris rarement sous le coup

de l'inspiration. Je sais généralement que je vais écrire un poème sur un thème donné, parce que j'ai un trou dans mon livre. Je fais un premier jet ; ce qui vient est décousu, le sens profond manque. C'est en reprenant cette ébauche, en la travaillant, que le sens peu à peu se forme, naît du poème, qu'un accord se fait entre les mots et le sens – qui n'est pas forcément explicité, qui peut rester sous-jacent. Je crois que pour le monde, c'est-à-dire la société, l'Histoire, la géographie, etc. c'est un peu pareil : son sens ne se donne qu'en tâtonnant. C'est pourquoi on le comprend souvent mieux à travers des œuvres littéraires, romans ou poèmes. La littérature joue un rôle essentiel pour façonner la vision qu'on se fait de la réalité.

Pendant que je préparais cet entretien, j'ai entendu par hasard à la radio une personne invitée qui citait une phrase de Marcel Proust : « *Les idées sont des succédanés des chagrins* », et bien sûr, je me suis demandé si c'était aussi vrai pour vous ?

Je ne crois pas que cela ait beaucoup joué pour moi. Si je considère ce que j'ai écrit depuis l'origine, ce n'est pas le chagrin qui a été déterminant : ce serait plutôt une émotion, souvent aveugle (le chagrin étant une émotion aveugle, on peut penser que c'est un cas particulier d'une loi plus générale…), une émotion qui n'avait pas trouvé forme et qui s'est logée dans un objet littéraire, beaucoup plus stable. Mais je crois qu'il n'y a pas que cela, qu'il n'y a pas que l'émotion : il y a aussi le jeu, on en a parlé ; il ne relève pas du chagrin, c'est autre chose.
Je lisais récemment un recueil de Paol Keineg, où l'auteur manifeste un grand désenchantement : lequel vient de l'âge, certainement, mais qui est aussi dû à l'évolution du monde, à la perte des idéaux, à ce qu'il appelle « le déclin du matérialisme historique ». C'est une émotion, mais d'une tout autre nature que celle qu'on peut éprouver à la perte d'un être cher, lors d'une rupture sentimentale, ou d'une grave maladie.

Ma dernière question concerne votre participation à l'élaboration de livres pauvres à la bibliothèque d'Achères. Que retirez-vous de cette expérience ?

C'est un défi. On doit écrire, en quatre heures, quatre poèmes en réaction au travail graphique ou pictural des artistes invités, sans avoir rien préparé (c'est au moins mon cas). C'est une contrainte, un jeu. On est amené à aller sur des terrains qui nous sont étrangers, tant au niveau des thèmes que des formes. Les poèmes sont plus ou moins réussis, mais je reviens chaque année avec un grand plaisir. Je trouve toujours moyen de réutiliser ces poèmes. Je n'aime pas qu'ils traînent dans la nature : il faut qu'ils s'insèrent dans l'un ou l'autre des livres en cours.

Gérard Cartier développe ensuite quelques techniques d'écriture : la réutilisation, dans un autre ouvrage, moyennant des ajustements mineurs, de poèmes qui « s'échappent » du livre en cours d'écriture (il explique que Le voyage de Bougainville *est ainsi né d'une série de poèmes initialement écrits pour* L'ultime Thulé*) ; ou la reprise sous une autre forme d'un poème « qui ne prend pas », par exemple par la mise en prose d'un poème initialement écrit en vers, ou le contraire.*
En le réécrivant sous une autre forme, on retrouve une liberté qui permet de le mener à bien, de lui donner sens. Ce qui veut dire aussi (mais on le sait depuis longtemps) qu'un poème n'a de sens que lorsqu'on l'a écrit. Il est réussi quand la forme et le sens se nouent.

Y a-t-il des questions, des thèmes que je n'ai pas abordés et qui manqueraient ?

On me demande souvent comment on peut être à la fois poète et ingénieur [*rires*], et aussi quel est mon rapport à la religion. Je suis athée, j'ai du mal à comprendre qu'on puisse croire en un dieu, mais je suis fasciné par la posture monastique. Étant jeune (10-13 ans), j'ai passé plusieurs étés dans une colonie de vacances située dans un ancien monastère, au milieu de la Chartreuse, un lieu extraordinaire. C'est l'âge où l'on amasse quantité d'images qui resteront à vie. Cela m'a marqué profondément : les forêts sauvages, la montagne, le ciel et les étoiles, et parfois, au fond des forêts, une ombre blanche qui passait : un chartreux… L'attitude du moine est une métaphore parfaite de celle de l'écrivain. Chaque écrivain se fait une représentation de lui-même, une sorte d'image élémentaire autour de laquelle il gravite en permanence, qu'il glisse de temps en temps dans ses pages, et à partir de laquelle il parle. L'écrivain est pour moi un être reclus dans la solitude et le silence, qui marmonne des choses qui lui sont essentielles, mais qui n'ont évidemment aucune espèce d'importance : un moine. Il y a peut-être autre chose, que je ne sais pas expliquer : l'attrait de la solitude, le fait de vivre avec presque rien, quelques livres, et la nature autour. S'y greffe un autre mythe, celui de Robinson : recréer le monde à partir de rien. C'est une image fascinante (c'est peut-être l'ingénieur qui parle !) : parcourir en raccourci toute l'histoire de l'humanité…

Nous poursuivons avec le pouvoir qu'ont certaines images : « …leur éclat cache un monde occulte, un noyau aveugle où dorment nos passions, si dense qu'il rayonne sans lumière et nous happe malgré nous. » (L'Oca nera, *p. 49*). *Gérard Cartier évoque à ce propos la photo de Mireille Provence, sa « sidération » quand il l'a découverte dans les archives, la façon dont cette image est venue casser le mythe, compliquant la représentation du personnage : un retour à l'idée « d'affrontement à la complexité », évoquée en début de rencontre…*
Et l'entretien s'achève comme un ricochet qui, naturellement, mettrait un point final à la courbe.

Astre 4, 2014, acrylique sur papier marouflé sur toile, 100 x 81 cm

Gérard Cartier

Les enfances de Mara

Texte inédit

Extrait de *Le roman de Mara*
(à paraître, Flammarion)

.I.

Mara dans les neiges exposée au Vercors
frissonnant en langes dans sa tour d'abandon

chauve laiteuse la voix accordée aux viscères
Mara en cornette enfantée d'une morte

babillant insatiable alphabet de voyelles
les yeux fendus de fièvre masque mongol

trébuchant funambule chasse aux araignées
des idéogrammes sur des papiers fripés

Mara au-dessus des jardins un bouquet
d'orties entre les dents rien ne peut nous atteindre

ces images confuses que le vent va mêler
et rendre au hasard tracées dans la poussière

du bout d'un bâton ces mots d'une langue
à jamais perdue s'agit-il de faire œuvre

de vérité d'être soi en dépit
du mensonge où il faut pourtant se cacher

.II.

Perdu dans les neiges de Lans chancelant
Mara sur les épaules plus de traces
cherchant le chemin du refuge les yeux
fixés sur une faible étoile pieds
et mains brûlés jetés hors du temps
les glaces arctiques désert de vent
68 degrés Nord

une pie sur la neige
irritée *tchac-tchac-tchac* et dans la brume
une lune bossuée qui attend
patiemment notre défaite

hiberner ici
au milieu des grands sapins tremblants
solitaire la barbe et la manche givrées
un abri de terre au toit de mousse un lit
de fougères une enfant dans les bras
et l'amitié des bêtes rousses

vivant de rien
un trou dans la glace dans les buissons
des lacets taciturne enseigné
par un maître prodigue la nécessité

.IV.

L'orage gronde pur délice le fleuve gonfle entre les toits
moite été sous le plomb demi-nu une enfant dans
les bras entre deux abîmes les yeux levés semblable
aux premiers hommes *Viens d'en-haut tout droit…*
des mots mal équarris prière au dieu un silex entre les
dents que le feu me purifie qu'il chasse l'esprit
mort qui m'habite *entre en moi Huecuve…*

La foudre court docile à la voix fend le premier ciel
flèche oblique l'eau goutte sous les rameaux tressés
l'argile rougit je chante à la terrasse visage
ruisselant pure jouissance une enfant dans les bras
qui chasse à main nue le feu volant *Détruis moi*
Huecuve… lézard vif-argent pour elle que rien
n'asservit redevenir sauvage *lave-moi…* et renaître
un autre

.VII.

J'entamerai ce soir mon poème par A
afin qu'y résonne au premier coup de gong
le nom de Mara dessinant face au ciel
les monts de Belledonne MMM
qui s'aiguisent au fond des rues vaporeuses
un autre coup de gong puis un râle
A bossu MARA la main souillée d'encre
tâtant d'un bâton tremblant le papier
toutes les lettres pas à pas tous les êtres
PAPA ce monstre androgyne BABAR
le roi apoplectique et tous les mystères
entortillés de l'orthographe et des fils
en nerf de loup de Jack London aux aiguilles
de Phileas Fogg jusqu'à copier un jour
dans un carnet de soie *Me voici donc seule*
sur la terre ou dans un sanglot
sa beauté me rend malade MALAAAA
jetant de rage son crayon comme hier
avec les haillons d'un poème rebelle
elle m'a vu faire

.XII.

Au jardin ce matin Histoire Naturelle
HÉRISSON mort longues dents nez pointu
air de grand-mère sous son châle incommode
comment tombé là enfui des Ursulines
lassé de l'ascèse et du latin eri
naceus qu'en dit l'Ancien *au désespoir*
ils rendent sur eux une urine nocive
et Buffon *si mauvaise humeur si fâché*
d'être en prison l'œil irascible pas touche
Mara épineux et grouillant de vermine
ici sous nos murs sera son au-delà
un trou sous un buisson d'épine-vinette
mais la nuit suivante étrange et prolifique
chacun est cinéaste dans le secret des rêves
il se glisse dans son lit et la couvre
d'urine cri déchirant l'arracher au porte
épines titubante d'effroi de sommeil
vite une douche et laver ses draps
infestés de vermine

.XV.

Une comète pâle tout un hiver
a balayé le nord sa longue traîne
déployée sur la Chartreuse apportant
aux uns l'espérance aux autres l'affliction
et nous voilà cette nuit plantés sur la terrasse
l'araignée entre les dents sondant à la lunette
les parages d'Andromède où tout à coup
une lune tachetée monte en oscillant
guarda ! globe de cendre et de papier mâché
qui court sous la molette dans le noir transi
les poètes Mara l'ont prétendu un monde
semblable à celui-ci des mers tempétueuses
et des monts abrupts où perdus dans les neiges
les Sélénites vont en chancelant qui regardent
monter dans leur ciel les étoiles lointaines
en raisonnant de la pluralité des mondes
ou bien ayant comme ici jeté au bûcher
les philosophes ils implorent des dieux
exilés sur la Terre mieux là-haut
comme ici charme le ciel des fables
que l'astronomie

.XVI.

Scène de genre les parapluies tanguent
les passants zigzaguent courbés sous le fouet
  de la bourrasque elle accourt
le long des quais sous les tilleuls froissés
fille de l'averse et du vent nomade comme
surgie des eaux née d'une époque ingénue
où l'on broyait le myrte le cèdre et le roseau
pour convier à sa table en esprit
des dieux gourmands comme des mouches
où parfois sous les pieds le serpent qui fuyait
ou la génisse dans la lande ou le geai
  était un ministre des hiérarchies
et comment à présent reculer
au bord d'un fleuve entre les joncs sauvages
demie nue sous le voile humide qui la cache
et la révèle s'offrait au passant égaré
une nymphe au front ruisselant ainsi
sur les quais de l'Isère renouvelant
la promesse qui avait failli Mara
dessinée par l'averse

.XX.

Mara au jardin *mais où* sa voix fluette
perdue entre ville et montagne *où*
est donc Ornicar légère à l'égal
des simples créatures les pies en haut
en bas les limaçons scandant la grammaire
qui que quoi dont où au milieu de qui
vit dans l'instant latin méthodique
à rendre raison du hasard des mots qui sait
si ne va pas tout à coup se coucher
un monstre à ses pieds sorti de l'abîme
qu'aura envoûté ce concert de voyelles
comme autrefois quand les bêtes parlaient
en strophes mesurées et que le destin
se pliait à nos rites jetant à volonté
la mort à l'improviste ou la passion les mots
ingrats qui ne gouvernaient plus le monde
à nouveau gonflés de secrets *abaco*
soutra vanviem pourquoi
sinon gronderait le ciel les Ursulines
vont sortir de leur tombe et tout renaîtra
neuf et clair comme avant le déluge *Adam*
part pour Anvers avec cent sous…

Miscellanées

Sélection de la rédaction

Amaury Ballet

Retour dans une ville oubliée

à Blaise Cendrars et à son plaid bariolé

Demain, c'est le début de la guerre
J'ouvre les yeux au moment où le train commence à ralentir
Je voyage depuis des heures et quelques rêves gisent éparpillés sur le sol
Par la fenêtre défilent les façades et je relis l'adresse de la caserne où je suis attendu ;
Etrange est ce destin qui me ramène dans ma ville natale.

Je marche dans un monde qui n'est plus le mien sans percevoir la peau de la cité
Les cafés nostalgiques, les mendiants de l'automne, les panneaux de réclames
Je glisse entre chien et loup, sur les trottoirs de mes premiers jeux
Aux places de mes amours originels et je ne reconnais rien
Mon enfance ne répond pas
J'ai le cœur lesté de solitude alors qu'ici, autour, vivent des millions de gens
L'écho résonne de fumées d'usines, de périphériques schizophrènes
D'hommes pressés mécaniques, de fontaines sèches, d'arbres entourés de béton
Ils ont grillagé le ciel mais un chien poursuit tout de même le soleil.

La nuit tombe sur les quais
Les feux rouges tapent et les étoiles crèvent sur le trottoir
Les rimes des émois adolescents faiblissent
Sur un toit une jeune femme appelle le monde entier :
— Toujours et jamais sont des mots qui n'existent pas !
Mais le monde entier est déjà couché et un soldat la met en joue.

Je ne comprends rien de mon ancienne ville
Ses histoires d'amour manquées, ses fleuves avec le soleil dedans
Ses immeubles qui abritent les gens et où les gens font l'amour
Dorment de sommeil sans rêves et rêvent de sommeils éternels
Ses boulevards où passent les foules philosophiques et ses métros aériens sonores
Ses bureaux sans fenêtre où l'on travaille à coups de chiffres et de cocaïne
Ses vieux qui ont la solitude tatouée sur la peau, ses enfants privés de contes
Cette époque qu'on te jette à la gueule et où la dignité fout le camp.
Je roule maintenant dans un camion militaire au milieu des drapeaux,
Des chants patriotiques, des claquements de bottes, des couvre-feux

Les ombres menaçantes bâtissent des murs entres les peuples
Des fanatiques de tout bord, en uniformes, en costumes ou drapés de tradition
Dealers d'éternité et de morale, dealers d'animaux sauvages et de rires d'enfant
Dealers d'eau potable, de nourriture, de jeunes femmes et d'amours bon marché
Les portes se ferment, les gens ont peur, la surveillance est partout
Les banquiers dansent dans les rues avec les caporaux et les faux apôtres de dieu
Je voudrais les boxer mais je ne fais rien.

Tout est arrivé si vite
L'air irrespirable, les champs orphelins d'oiseaux et les récoltes détruites
Les montagnes asphyxiées, le manque d'eau, la fermeture des frontières, les réfugiés
Les campagnes épongent la vieillesse et se meurent dans le silence
Les océans sont rongés par l'acide, les forêts-poumons changées en litres de papiers
Il me semble qu'on nous parlait de tout ça comme d'un scénario catastrophe avant
Maintenant c'est bien réel.

Je prends mon premier tour de garde en cherchant des fragments dans ma mémoire
Moi j'aurais voulu être Cendrars à Moscou
La ville des mille et trois clochers et des sept gares
Je n'en aurais pas eu assez des mille et trois clochers et des sept gares
Du soleil sur la place rouge et les toits d'or croustillants
J'aurais voulu Istanbul, le hachich sur les terrasses
Et Manille, les amoureux sous les arcades
J'aurais voulu Dakar, les tambours du port ou Buenos Aires, les librairies la nuit
J'aurais voulu le désert des mirages, la savane des crocodiles-écorces
L'Arctique des phoques à robe mouchetée et le Dakota des aigles rédempteurs
L'Amazonie primaire où la moiteur végétale dispute aux toucans la peinture du jour
J'aurais voulu d'autres peuples, d'autres légendes, d'autres coutumes
Touaregs, Peuls, Tamouls, Guaranis, Inuits, Sioux
Je ne sais plus à quel siècle me vouer.

Dehors les habitants sont en marche pour le grand défilé
Quand soudain un enfant se met à marcher à contre-courant de la marée humaine
Seul il traverse la cité, son sourire illumine la place et la foule retient sa respiration
Il est blond, brun, châtain, garçon, fille, noir, blanc, métisse, jaune, rouge
C'est Rimbaud, la petite vendeuse d'allumettes, Barbara, le roi, le mendiant, l'oiseau
L'enfant s'avance face aux chars pointés, aux soldats, aux armes et se met à chanter :
— Cette nuit c'est la saison d'aimer, cette nuit c'est la saison d'aimer.

Alors je me souviens de mon enfance et du lieu de ma naissance
Je retrouve les odeurs de l'automne et mes amoureuses perdues
Les copains de classes et mon chien jaune qui me réconfortait
Les sourires d'inconnus, la salle de basket remplie
La musique classique qui filtrait des salles de danse, les histoires racontées par mes parents

Le temps ancien des campagnes, ma grand-mère menant les chèvres au champ
L'odeur du foin coupé, les hirondelles virevoltant dans la cour de la ferme
Mon grand-père remettant en état un chemin dans la montagne
Mes racines, remontant d'Israël, de Catalogne, de Vérone
Les reflets des étoiles filantes dans la Méditerranée.

Les ombres seront chassées comme elles ont déjà été chassées,
Par nos grands-pères, par nos mères
Missak Manouchian, Rosa Luxemburg, Gabriel Garcia Lorca, René Char
Les femmes de la place de mai, les anciens esclaves, les indiennes révoltées
Les places se rempliront d'amoureux qui feront repousser des arbres
Les rues seront libres et les murs peints de poèmes
La nature peuplée d'animaux, de plantes et d'êtres fantastiques
Les ombres du passé berceront les contes des enfants de nos enfants
Ils viendront du monde entier et se mélangeront
Feront naître d'autres enfants beaux de liberté et de justice.

Alors j'irai à la gare de ma ville
Je prendrai le Transsibérien en direction de l'Est
Vers le soleil levant.

Arbre de vie 1, 2015, acrylique sur papier marouflé sur toile, 100 x 73 cm

Gérard Leyzieux

Suivre des pas inscrits sur le vent
Ils te mènent à ce vide qui t'habite
Fouillis dans ta mémoire des mots
Agglutination des sons essoufflés
Tu les regardes s'évertuer en ta bouche
Et tu voiles les corps de ton histoire ancienne
Marcher au parcours des jours et des nuits
Et oublier que ta vie te fait et te fuit aussi

Jacques Allemand

Incertain & la nage en eau froide

Extraits

je me réjouis de loin de votre amble
de votre air de girafe en foulard
de vos paupières baissées avec un roman dessus
je serais bien votre signature qui traîne derrière vous
mais vous êtes trop loin
je le regrette sans plus, comme un personnage de vos histoires
qui me ressemble,
sans bienveillance de votre part

***

elle était éblouissante sous les cascades
qu'elle multipliait de sa tête de jument
de sa croupe de jument
de son rire qui remplissait les failles,
la fleur était devant vous,
voyageur éparpillé
carnets tombés des poches

***

libérées de leur forme
les choses avancent mieux
quelques centimètres au-dessus du goudron,
entre sœurs elles affichent leurs désirs,
dans leur glissement vers l'abstraction
elles n'ont pas peur des rencontres
ni des embrasements
elles ne croient plus à la transparence
à laquelle elles ont longtemps voué un culte
elles préfèrent les marées intérieures
elles en ressortent comme de très vieilles fresques
sans les couleurs
mais plus parlantes

***

mon poète,
qui avait le vertige quand il levait la tête
m'a tenu ce discours
la nuit où il est venu me voir pour me réclamer des picaillons
— estimant que je les lui devais bien
et il avait raison :
« creuse le ciel, ne te laisse pas impressionner
par le volcan et les livres que je trimbale dans ma mallette
ni par la taille de mon cheval,
regarde en haut creuse le ciel
fais-toi aider des bêtes,
celles que je te cède
celles que tu m'as prises »

***

il arrivait à mon poète de taquiner les plus grands sur leur piédestal,
jusqu'à Dieu même, avec qui il reconnaissait ne pas très bien
s'entendre
précisant toutefois que ce n'était pas entièrement de sa faute
— même s'il se cachait derrière des lapsus
comme employer un mot pour son contraire,
même s'il masquait sa voix, je saurais que c'est lui
derrière le gaucho craquant toutes ses allumettes pour retrouver celle
qu'il a perdue,
sur le pont d'un transatlantique à regarder courir son double dans les
brassées d'écume,
même sur ma terrasse
où il prétend n'être jamais venu

***

on se tient par la barbichette
en faisant durer le temps
entre deux pensées
mais il n'est pas fait pour être saisi
ni cajolé ni mangé,
sport de glisse, je dirais,
parmi les plus délicats

***

Contributions des *Chantiers d'écriture*

Patrick Fourets

A propos de *Ceux de 14* de Maurice Genevoix

Des croix blanches innombrables et le silence. Le silence enfin sur le Pays de Verdun et un ciel semblable au bleu du char d'Apollon d'Odilon Redon. Je promène mes interrogations dans ces paysages de mémoire où des soldats très jeunes, trop jeunes ont servi des généraux – bras armés de la vanité de la haute bourgeoisie française, allemande, austro-hongroise – se voulant quereller, se voulant semblables aux Dieux de la mythologie grecque, confondant légendes et réalité.
Mon pas surprend le murmure de chants mêlés de la plèbe, en langue française ou allemande. Chants de la jeunesse éternelle, eux qui n'auront pas connu d'autre temps. Pour toujours sous la protection d'Hébé déesse de la vitalité et de la protection des jeunes. Protection et paix à entretenir comme le tapis vert par-dessus leur linceul. Protection et témoignage pour dire la terreur en pluie diluvienne d'obus, source du chaos formidable en son sens originel. Eiréné depuis l'Olympe, impuissante n'aura pas su contenir la soif de gloire de chefs de guerre, tous disciples d'Arès le fils de Zeus, Dieu de la guerre et de la destruction.

Des croix blanches innombrables, si bien qu'elles n'en font qu'une au travers de la Meuse, traversant la frontière, abolissant la frontière. J'en appelle à Athéna, pour maintenir l'ordre et les lois de la paix. Les cimetières des Héros – Ils ne souhaitaient rien d'autre que d'être des hommes ordinaires – se doivent de résonner au son du clairon de commémoration pour hisser sur le mât les couleurs de la vie. Et si l'homme doit se représenter encore dans la mythologie que ce soit pour Hermès, Dionysos, Apollon ou Artémis.

Puissent les monuments de mémoire érigés pour le souvenir, accueillir de nouvelles Déesses sur l'Olympe, muses de Dieux représentant la sagesse et la fraternité. L'une sera colombe tressant un arc-en-ciel d'oliviers pour le Dieu des civilisations, l'autre, grue en origami, entretiendra la flamme du calumet de fraternité pour le Dieu d'Humanité.

Martine Gouaux

Crème anodine

Le 24 août 2007

Cher Hervé,

Cela fait longtemps que nous sommes restés silencieux, aujourd'hui il faut que je te raconte quelque chose, j'en ris à présent mais sur le moment ce n'était pas drôle. J'étais chez mon oncle Henri, tu le connais et tu me connais aussi, tu ne seras sans doute pas surpris.
Toi, je t'imagine dans pareille situation ! Comme aurait dit ma copine Nicole – fille de Thérèse et Maurice, célèbres fermiers de Haute Corrèze – « hop-là ! À bon entendeur salut ! », et bon entendeur, tu l'es ! Même avant que les mots soient prononcés tu sais ce qui va être dit. Ce qui vient ensuite ne t'intéresse absolument pas, et sans que l'on s'en rende compte, tu as disparu. Le salut, oui… tu connais. Dire que je t'en parle encore ! Mais c'est une vieille histoire entre nous !

Moi, sur le moment j'étais clouée sur place, impossible de rire ou de partir, je suis donc restée. Le Tonton, tu sais comme il peut être tendu, électrique. Ce jour-là, dès le petit déjeuner, il était d'une humeur « massacrante », on l'aurait pilé. Heureusement il est allé faire les courses, mais quand il est revenu j'étais dans la cuisine. Tel un nuage noir qui se met en position stationnaire, roule, gronde avant de décharger sa provision de flotte, il vidait son cabas. Et moi, immobile à côté, je recevais l'averse, alors que rien dans ses propos ne m'était destiné – mais bon, sait-on jamais ? – j'essayais de me donner une contenance, de me tenir, bien si possible ! Peut-être me suis-je mise à ranger les provisions, démarche absurde ! En réalité je faisais n'importe quoi, tout allait de travers !

Erreur il y avait sur le sujet, à moins que ce ne soit sur l'objet, chose banale en tout cas. La vie, telle que nous nous la représentons, n'est-elle pas confusion de niveaux, de plans ? On le sait depuis longtemps, ce que nous nommons réalité n'est en fait, qu'une ombre projetée sur la paroi d'une caverne ! On le sait aussi, depuis l'ami Calderon, la vie est un songe !

Lui, le buste penché sur son cabas ou redressé brusquement, posait sur la table de la cuisine les steaks, le pain, les journaux – *Le Monde* et *L'Indépendant* – la tome de brebis de Formiguères… Le ton montait, les fruits étaient trop verts et il n'avait pas trouvé les sardines « capitaine Cook », il exultait :
« *La pharmacienne !... la crème anodine !* »…

Je restais, ce n'était pas sans risques… Parfois on se précipite seul contre les murs, personne pour crier gare. Reste à savoir cependant d'où vient cette voix

secrète et qui pourtant… préside. A cet instant, elle ordonnait de rester, cette même voix qui dans les rêves nous cloue sur place alors que nous voudrions filer à toutes jambes.

Je l'entends encore, je le revois, quand il est sorti de la cuisine pour ranger les oranges à leur place, dans la salle de séjour. Je les entendais tomber pesamment… non, il ne les laissait pas tomber ! Il les lâchait après les avoir accompagnées une à une, de façon à ce qu'elles butent dans le grand saladier, le Talavera vert et jaune, sur le buffet. Au poids des fruits il ajoutait sa hargne, et à la fin il s'est exclamé : « *c'est in-crrroi-yable !* » accentuant le in, roulant les r, détachant les syllabes, d'une voix forte qui prend appui dans la poitrine, et fait caisse de résonnance, « *in-crrroi-yable* » (d'ailleurs, dans les réunions de famille, tu dois t'en souvenir, pas besoin de dire son nom, ce simple mot prononcé « à la manière de » suffit, on sait de qui il s'agit). J'aurais pu l'entendre du jardin, ou peut-être même, à l'autre bout d'un champ !

Cela ne souffrait aucune exception, à chaque fois que l'émotion dépassait un certain seuil, en même temps que le ton montait, surgissait le catalan, langue d'un peuple de paysans, langue rude, rocailleuse, qui règne sur les plaines, se souvient des torrents. Et si ce n'était pas le catalan, c'était la puissance de sa musique qui prenait le relais, celle de la langue des ancêtres, avec ses intonations, ses inflexions qui baignent le corps des tout-petits, ses inondations généreuses, bienfaisantes, celles de l'arrosage des champs, puisque les canaux d'irrigation, patiemment tracés et entretenus, avaient eu raison, en fin de compte, de la colère de l'eau dévalant des montagnes… Tout cela était connu, mais je ne l'avais pas appris intimement. Je n'avais pas poussé sur cette terre, ce n'est que par intermittence que je l'avais retrouvée. Là, réside la difficulté et peut-être aussi… le salut. Tu vois, il pointe à nouveau son nez, celui-là ! Par où peut-il bien passer ?

Hérissée, fascinée, meurtrie, accablée, je m'écroulais sur un tabouret au milieu de la cuisine… En fait tu sais, je ne suis pas toujours abattue. Les bons jours je monte au créneau – tu m'as vue plusieurs fois et cela t'amusait beaucoup – je bataille courageusement contre ses emportements avec… d'autres emportements qui je dois bien l'avouer, finissent par s'écrouler lamentablement. J'admire l'art de l'esquive, on laisse aller, et hop ! Sans crispations ni éraflures on glisse vers autre chose, on est ailleurs, rien de pesant… qu'est-ce que j'aimerais ! Pas de chance, les fées ne m'ont pas accordé ce don !

« *C'est incroyable !* poursuivait-il, *à la pharmacie, j'ai demandé à une jeune… que je ne connaissais pas, une crème anodine, comme je le fais d'habitude, hé bien elle m'a regardé puis elle est partie au fond du magasin, j'ai attendu, je n'y comprenais rien. Explication ! Elle ne savait même pas ce que ça voulait dire, anodin* [anodin, ine : qui calme la douleur, sans guérir, précise le dictionnaire] *et tiens-toi bien, il a fallu qu'elle aille demander à ses collègues !* »…
J'étais pensive tout en feuilletant un journal, histoire de me déconnecter avant le repas.

En fait, je m'en rends compte à présent, il y a bien longtemps que je l'avais déjà fait mien, ce noyau dur de la colère, avec ses variations de couleurs, du rouge, au noir en passant par le blanc, sans compter la bile noire. Depuis des temps immémoriaux, témoin aveugle du passé, il s'est transmis de générations en générations, de corps en corps. Sous une forme ou sous une autre, il n'a sans doute épargné personne, il a pris possession des lieux, si l'on peut dire, et je suis son témoin.

Comme je n'avais pas l'air de comprendre il est revenu à la charge, m'a touché le bras… presque frappé… ou l'a serré… je ne sais plus – façon de me prendre à témoin du scandale – mais c'était trop fort, ou trop près. Ce geste fut insupportable. Mon accablement fit place à quelque chose d'indéfinissable, un anéantissement… Emmurée pour tout dire, en une révolte aveugle… Et puis, au bout d'un moment, j'ai entendu dire :
« *tchaaa, le futur ne manque pas d'avenir !* » (Philippe Meyer, célèbre chroniqueur à *France Inter*).
Alors, comme par enchantement, sa colère s'est évanouie. Désormais l'incident était clos, la maison avait retrouvé son calme.

En ce qui me concerne, impossible de savoir combien de temps s'est prolongé cet état de suspension de la pensée, sorte de fugue, très pratique au demeurant, mais qui possède malgré tout, bien des inconvénients. Impossible également de savoir si avant de me remettre à niveau, j'ai pu passer, comme tout un chacun, par la phase dite de la « cocotte minute ».

C'est étrange mais tu vois, après cet incident qui flirte avec les extrêmes, et après quelques jours de décantation, il me vient l'idée, ô combien audacieuse, que la colère, comme la révolte d'ailleurs, devrait pouvoir être flamboyante et salvatrice. Oui, colère et crème, même anodine, peuvent être de bonnes indications ! Pour limiter les dégâts collatéraux, il importe cependant, de lire religieusement la notice. Il me semble que toutes deux méritent attention et tendresse, et même notre entière considération.

Qu'en penses-tu, cher Hervé ? Après tant d'émotion, tes mots à toi, à défaut de ta présence, me seraient vraiment précieux.

Bien affectueusement,

Corine

Les bienveillants 1, 2017, acrylique sur papier marouflé sur toile, 100 x 100 cm

Patrick Guillard

Ma petite sorcière

dédié à Lou Ynne

Ah ! Bientôt le trente et un, me voici de retour, enfin.

Je trouverai des perles d'eau
Pour t'habiller en joyaux des nuages
ils te nimberont d'une peau arc-en-ciel
Sous le ciel vermeil

Je ferai dans les estuaires pleuvoir
Pour que tu puisses enfin me voir
J'ai cet espoir, au moins un soir.

Je t'envoûterai encore
Pour que tu me désires fort,
Octobre va passer,
Me voici contenté.

Méfie-toi ma sirène de ces paroles
Ne les prends point à la légère
Ne me prends pas pour un troll
Avec orgueil fol

La dernière qui s'est moquée
En pierre moussue je l'ai figée
je sais ce qu'aimer veut dire
Et ne supporte pas t'imaginer partir.

Mets-toi sur ton trente et un
Car c'est un jour certain :
Le seul jour de mon retour.

Je te jetterai des sorts
Pour que tu m'aimes encore
Aujourd'hui tu le sais bien
Oh ! D'octobre c'est le trente et un.

Mariée à ma poussière d'étoiles
Respire ma sorcière cet or, ce voile.
Ton souffle me donne vie
J'en suis le premier surpris.

Mes molécules disséminées
se sont intriquées dans les nuées, se sont mêlées,
Mes morceaux dispersés
Depuis un an ont lentement fusionné.

Tomberont les feuilles d'automne encore longtemps
Tonneront les cieux verts quand je me poserai
Dans la plaine inondée sous un jour fragile
Malgré ce sort funeste je reste agile,

Je me changerai en tempête
Pour caresser tes gambettes !
Halloween arrive maintenant, là
Sous la lune, une tendre amie à moi

Combien de temps pourrais-je encore
Lutter contre ce maléfice ?
Un soir, un jour pour être à nouveau complice
Ai-je tort ?

Mon amie ma mie, je veux partager avec toi
La fureur des océans, le bruit des maelstroms
Qui m'animent,
Comme la rosée que chaque matin je dépose,
J'aime que sur toi elle repose.

Je figerai les vents pour ton oreille
Entends mon silence, ma voix vermeille
Te susurrer des mots cassis, des mots grenades
De sifflants zéphyrs rouges de chaleur
Qui embrasent tes lèvres purpurines et fleurs

Regarde autour de toi, Ma Lou Ynne
Écoute sens puis va, tu as l'ouïe fine
Écoute le murmure de mon vent
Oui, ma douce, tu m'entends.

Je murmurerai des feuilles d'automne
Pleines de sucré et saveurs de pomme
Mais déjà passe le trente et un
Aux nuées je m'en vais retourner.
A nouveau je me sens constellé

Nous n'aurons pas l'amertume de vieillir ensemble

Claudine Guillemin

Troménie en Kreis Breizh

A l'heure où le faucheur approche, il est temps de communiquer avec les dieux et d'apprécier ce que Mère Nature nous offre. Une pérambulation en spirale, image tourbillonnante de l'eau, de l'air et du feu, conduit vers un autre monde. Le temps du pardon implique douze pauses. Les douze étapes de cette troménie ne partent ni ne passent par les villes des sept saints fondateurs de l'église d'Armorique. Elles dépassent les trois lieues de rigueur à Locguénolé, Gouesnou et Bourbriac, loin des *Gens* de Boggio, loin des trois jours de l'Ascension et du calendrier druidique gaulois. De menhir en dolmen, de fontaine en calvaire, des saints, en relation avec les Dieux, nous guident. Chaque sanctuaire, illustré de glanes de légendes, évoque une valeur. Hors des rites connus, chacune s'exprime par des signes universels inspirés par la complexité de la nature et le corps des humains. Afin de former des disciples, les pratiquants de cette circonlocution utilisent un langage commun, accessible à tous, l'enseignent et le font essaimer au plus grand nombre. Pour obtenir la grâce septiforme, chacun trouvera les rogations adéquates.

1 Du ruisseau de Kerjean, Ivy, jeune et beau, bâton en main, monte sur la colline. Il n'en croit pas ses yeux. En surplomb du Korong, le menhir de Glomel, sur sa base de granite, s'impose. Comment nos ancêtres ont pu lever cette pierre de cinq fois leur hauteur ? En quel Dieu croyaient-ils ? Aucun écrit témoigne. Il cherche sous le lierre et s'enroule dedans, symbole d'attachement à la Terre et aux siens.
La croissance est comme un haricot magique. La radicule s'insinue dans la terre. La plantule écarte les deux cotylédons. La tige se développe… et se hisse plus haut.

2 Pour surplomber le cœur de la Bretagne, Roc Trédudon est le meilleur sanctuaire. Roc Trevezel et Tuchenn Kador entrent en compétition. Bruyères et digitales colorent leurs flancs. En paysage ouvert, le regard s'évade sur la lande à genets. Les sorcières n'en font plus leur véhicule céleste. Leurs crêtes, arrêtent les nuages en fonction de l'humeur des dieux.
L'humeur, c'est la mer, la périodicité des vagues qui ondulent et s'échouent, constantes et calmes. L'eau contenue s'infiltre dans le substrat sableux. Les nuages approchent, poussent le vent qui écrête les plus hautes. Quand la tempête arrive, les vagues se déchaînent, butent sur les rochers. La puissance du ressac éclabousse l'espace.

3 En contrebas des croupes rougeoyantes, l'Ankou veille dans les brumes des youdigs. Les linaigrettes balancent leurs plumets blancs au vent. Quand la pluie menace puis tombe en continu, les sphaignes glissent. On cherche la touffe résistante. L'eau ruisselle partout. Les pieds s'embourbent dans la tourbe. Quels dieux vénéraient donc les anciens, ceux de l'allée couverte de Ti ar Boudiged ? Ceux de Brennilis ont fui.
La pugnacité profite à ceux qui persévèrent.

4 Veille du 29 septembre, les pieds de Menez Mikel trempent dans le marécage. La loutre rôde en quête de poisson. Rendons grâce à Goustan. Arêtes remises à l'eau, le poisson merveilleux se renouvelle sans cesse. Il en faut beaucoup pour les noces célèbres. Quand le cortège passe en chantant à tue-tête devant le prêtre allant donner l'extrême-onction, tous se figent en pierres. Des blocs gisent au sol.
Figure de résistance, Tréphine s'échappe de son mari, brutal et païen. Conomor la décapite. Gildas la ressuscite. Barbe ne renie pas sa foi ; son père, la traîne par les cheveux, lui arrache les seins et lui coupe la tête, puis en meurt, foudroyé. La marâtre, belle-mère d'Haude et Gurguy subit le même sort. Haude acéphale, se recolle la tête et pardonne à son frère qu'on renomme Tanguy. En breton *tan* signifie *feu*.

5 Edern sauve des chasseurs le seigneur des forêts. Dans le « champ des morts » du calvaire de Lannédern, il chevauche le conducteur des âmes dans l'au-delà. Sa ramure apparait et disparait comme autant de résurrections. Il a le droit de marquer son territoire en allant au plus loin entre soir et matin. Genovefa, sa sœur, fait jaillir une lumière. Alors, le coq chante, arrête le cerf dans sa course et ainsi agrandit la paroisse de la jalouse qui en sera punie.
La valeur du cerf est sa vélocité. Le cerf cultivateur, par cordialité, peut accomplir aussi le travail des bœufs.

6 Depuis des temps immémoriaux, Herbot guérit de tous les maux les porteurs de cornes. Le bon beurre enrichit son village. Sur l'autel de granit, en guise de merci, il suffit, pieusement, de poser une poignée de crins extraite de la queue des chevaux et bovins. Les pipistrelles et sérotines communes, murins de Natterer et oreillards gris s'y sentent bien aussi.
La curiosité est une porte. L'ouverture d'esprit dose son intensité.

7 Pas de troupeau de bœufs ni de Colonnes d'Hercule, combat des éléments, combats mythiques de gens, ceux de Poullaouen contre ceux de Plouyé à coups de jets de pierres. Qui lancera la plus grosse ? Avaient-ils rencontré le Diable ?
Démonstration de force : le taureau concentre sa puissance, sort soudain ses cornes, affronte son confrère. La lutte est décisive.

8 En forêt de Huelgoat, le diable peut surgir au milieu du chaos, résultat du combat fratricide. Scolopendres et capillaires frissonnent. L'eau murmure puis résonne, gicle de pierres en pierres, habillées de fougères. Une fée vénuste sort de sa large vasque. Son charme aveugle le Diable qui tombe dans le Gouffre. Les flots bouillonnants engloutissent la bête qui n'en périt pas moins jusqu'à ce qu'Arzel, de son étole, la noie.
La beauté, un paon, triskèles sur la queue, glougloute de bon cœur, se pavane et gesticule.

9 Dans l'ombre de Segalen, le mystère est entier. Devant une large dalle sur quatre blocs aux coins, on imagine une table. Un rocher traversin sur une plus grande encore, c'est le lit de la vierge, même le berceau est prêt. Twinna, œuf lisse dans les bras, consulte Cupidon. L'heure féconde arrive.
La pudeur se camoufle derrière un nuage gris, si pâle qu'il se confond aux cirrus en fils blancs en cumulus de cendres, qui se chargent de gouttes froides.

10 Non loin de là, le Champignon abrite le voyageur trempé. La chênaie réserve des surprises. Un coup de rein précis, et la Roche Tremblante entre en résonnance et se balance. La fontaine de Restidiou Braz alimente la Mare aux sangliers. Une autre inonde le chemin. Le cours va vers Artus, puis gagne la Rivière d'Argent. L'eau source comme les idées en tête des savants. Plomb, zinc, argent, la richesse sort des mines. Les Gaulois de Kerliou Vihan avaient-ils trouvé de l'or ?
La découverte surgit en un éclair fertile.

11 Au Lann Bern de Carhaix, propice à la méditation, les bourdons se nourrissent des doux chatons des saules. La grassette aux fleurs bleues et l'orchis maculé croissent dans les clairières. L'alouette des champs libère des gros insectes. Le rossolis, de ses tentacules, piège les petits. Equilibre parfait. Elouan le défricheur en messager des dieux est-il passé par là ? Briac au doigt levé enseigne.
Le savoir, serpent de chèvrefeuille, s'enrichit de sources multiples et se diffuse, remède vers celui qui en a besoin.

12 Le point d'orgue culmine sur la colline de Gildas de Carnouet, coiffée d'une motte castrale, sorte d'île de Pâques ou tuya de « Retour vers le futur ». Yves, étoile de notre marche, en avocat des pauvres pêcheurs, bourse d'une main et le livre dans l'autre, dirige vers l'un des saints aptes à soulager. Le glas ne sonne pas. Les morts ressusciteront.

Ronda Lewis

La cour

Extrait

[…] Il approche la poubelle archipleine du broyeur et sort le premier magazine puis déchire un tiers des pages qu'il met ensuite dans la machine. Il regarde les pages entrer et sortir de l'autre côté, de jolis rubans de couleur. Il continue avec une autre poignée, puis une autre. Hypnotisé par cette transformation, il n'entend plus Mme Massiot et sa fille. Il ne la voit pas se lever pour regarder au-dessus de la cloison, curieuse de connaître l'origine du bruit. Il ne voit pas ses sourcils se froncer, ni sa confusion. Il ne voit que toutes ces images des femmes élégantes et intimes, entourées des conseils et des tentations, transformées en lignes fines teintées. Sous l'emprise de cette transformation vers l'insignifiance, il ouvre le bac et amasse des morceaux dans le creux de ses mains avant de les laisser retomber. Fermant les yeux, il replonge les mains dans le bac et froisse les morceaux, comme s'il voulait les réduire en pulpe pour ensuite les remodeler à ses envies. Il palpe les morceaux, ses orteils frémissant de plaisir. Il approche le tas de papier vers ses lèvres tremblantes, mi-ouvertes quand il entend une voix à l'entrée de son box.

- Euh, pardon… M. Lefebvre ? Vous allez bien ? Je peux vous déranger un instant ?

Thomas se fige. Il lève les yeux et voit Mme Massiot l'étudier. Les poils se hérissent sur sa nuque et la couleur monte à ses joues. Il laisse tomber les lambeaux de papier et s'essuie les mains sur son pantalon.

- Qu'est-ce que vous faites, là, M. Lefebvre ?

- Cela ne vous concerne pas. Avez-vous quelque chose à me dire, sinon, oui, vous me dérangez.

- Ah oui, tiens ! J'ai remarqué hier que vous avez changé votre statut marital. Vous êtes marié maintenant ? Elle regarde la main gauche de M. Lefebvre et elle voit bien la bague. Mais qui aurait eu envie de passer du temps avec lui sans être payé, se demande-t-elle.

- Eh, Martine ! Martine, tu savais que M. Lefebvre est marié ?

Une tête brune jaillit du box voisin, une lueur malveillante brille dans ses yeux grands ouverts. Coincé entre les deux vautours, Thomas les toise du haut de son mètre soixante-dix.

- En fait, je suis marié depuis longtemps (il voit leur scepticisme)… mais ma femme travaillait à l'étranger (elles hochent leur tête à cette idée plus crédible)… Elle revient, continue Thomas, alors je change mon statut… J'ai aussi une fille.

- Votre belle-fille, alors, corrige Martine.

- Non ! C'est ma fille à moi ! C'est moi le père ! Ses mains s'agitent, la veine sur son cou se met à battre fortement. Les deux femmes remarquent son agitation :

- Regarde, ironise Mme Maillot, il porte une bague.

- Ah oui, c'est vrai, glousse Martine. In-croy-able ! Félicitations, M. Lefebvre, tardivement.

Morflé par les vagues de rires, Thomas ferme les yeux, priant que les séparations montent jusqu'au plafond, mais les femmes refusent de disparaître.

- Alors, Thomas, racontez-nous. Comment vous êtes-vous rencontrés ? demande Suzanne Massiot d'une voix saccharinée.

- Dans le bureau d'un médecin, bredouille Thomas. Il y a longtemps. Je regardais un magazine et elle était là.

- Comment ça, elle était là ? Les deux femmes se penchent davantage au risque de tomber au-dessus des paravents. Thomas sent l'espace se nouer autour de lui comme un nœud de pendu :

- Elle était assise, à côté de moi. Elle a fait tomber ses clés et quand elle s'est baissée pour les récupérer, ses cheveux s'étalaient sur la page et… moi. C'était un coup de foudre. Elle a dû partir tout de suite après la cérémonie.

- Pas "tout de suite" si vous avez eu un enfant, glousse Martine qui refuse de retourner au travail. Je ne vous aurais pas cru… si libéré… permettant à votre femme de placer sa carrière avant votre mariage. Et la laisser partir avec votre enfant ! Je n'arrive pas à y croire !

Thomas prend ombrage de ses mots et se redresse le plus droit possible.

- Il n'y a rien à croire, Mesdames ! Je suis marié. Ma femme est partie pour son travail avant de savoir qu'elle était enceinte. Elle ne m'a rien dit parce qu'elle savait que la séparation était déjà difficile.

- Quelle histoire tragique ! Et elle revient après… encourage Suzanne.

- 8 ans, dit Thomas, rasséréné par la réaction de Mme Massiot. Effectivement c'était une tragédie, cette séparation. Il se complimente d'avoir supporté la solitude si longtemps.

- Et elle revient 8 ans plus tard, avec votre fille… C'est mieux qu'une *télénovela* !

Les deux femmes éclatent de rire.

Le son le cloue sur place. Son cœur se met à battre à tout rompre. Confus, il se trouve dans un gris uniforme et indolore où, lentement, le bruit s'estompe. Son regard fixe le vide avant de voir son bureau, une ombre indistincte. La lumière bleue le guide vers ce qu'il reconnait comme son fauteuil. Il s'assoit, les murs de son box maintenant aussi hauts et impénétrables que les remparts d'un château fort. Se lassant de leur gibier, les femmes retournent à leur travail et l'ignorent pour le reste de la journée.

A 15 h 40, Thomas Lefebvre prend sa serviette, ferme son ordinateur et quitte le bureau. À l'extérieur, il y a une petite brise rafraîchissante. Dans le métro, il repense à ce premier jour, quand il avait vu la femme de ses rêves. Il n'a pas dit aux autres la suite de son histoire. Il avait quitté le bureau du médecin sous un ciel menaçant, et dans la rue grouillante de monde, il avait revu la femme. Elle descendait la rue, sa jupe voltigeait autour de ses hanches. Il l'avait suivie jusqu'à un grand bâtiment où elle semblait travailler. Il était resté dehors, même quand il s'était mis à pleuvoir. Il était revenu le lendemain, puis la semaine suivante, et

cela pendant un mois. Il l'avait revue un total de 10 fois, mais chaque fois qu'elle sortait pour rentrer chez elle, il la perdait de vue dans les rues bondées. Puis un jour elle n'était pas là. Ni le lendemain. Ni la semaine après. Il l'avait perdue.

Il la retrouvait de temps en temps dans les pages de mode. Ses cheveux changeaient de couleur et parfois son visage était plus rond, parfois plus mince, mais il la reconnaissait. Il faisait le tour des bureaux pour feuilleter la presse féminine. Dès qu'il la retrouvait, il mettait le magazine dans sa sacoche. Il finit par se dire que ce mode de transport était indigne, alors, il acheta une serviette en cuir. Et enfin, il y a 32 jours il retrouva sa femme qui sortait de chez un dentiste. Il s'était vite retourné pour la suivre jusqu'à une école primaire où il vit une petite fille blonde courir vers elle pour sauter dans ses bras.

Sa femme avait une fille… Ils avaient une fille. Il n'en revenait pas ! Il n'avait pas de temps à perdre, il fit demi-tour et rentra chez lui pour préparer leur arrivée. Il avait acheté des bagues et maintenant, aujourd'hui, après autant de temps, le voilà, dans le métro à la rencontre de sa femme et de sa fille. […]

Rencontre avec Isabelle Dansin

Par Ronda Lewis

Lorsque l'on voit un tableau d'Isabelle Dansin à Auvers-sur-Oise, on remarque tout de suite une légèreté et un sens du souffle. Intellectuellement, on sait que le tableau est immobile, mais on ne serait pas surpris par un vacillement, une idée de mouvement… et j'avais hâte de rencontrer l'artiste. Rue de Montcel. Quand je suis arrivée dans son atelier dans les hauteurs de la ville, les anciens immeubles tout au long de la rue, Isabelle a dû m'attendre devant son portail presque inaperçu parmi les hauts murs en pierres et briques. Le premier pas dans le petit jardin et on se retrouve dans un monde végétal aux nuances variées de vert illuminé par une lumière tamisée. Lierre, prêle, bambou, ce petit jardin offre un lieu apaisant propice à la méditation – et la peinture, bien sûr. Quelques pas et on se trouve à l'intérieur de son atelier, propre, rangé, avec une table couverte de pots de pinceaux de toutes sortes, des boites pleines de papiers, des tableaux rangés sur le côté. La pièce est petite, mais l'air, comme la lumière, y circule.

Quel est l'impact du lieu sur votre travail d'artiste ?

Ici, c'est très agréable. C'est un bon atelier, avec une grande verrière au nord, ce qui est idéal pour peindre. C'est pourquoi les vitres sont grandes. Elles introduisent une lumière égale, diffuse, et évitent les rayons de soleil du sud qui gênent le travail car ils modifient sans cesse la lumière et les couleurs. J'ai choisi d'habiter Auvers-sur-Oise car j'avais besoin de retrouver un environnement proche de la nature. Tout est beau à Auvers, dans le Vexin : la roche blanche qui devient dorée sous la pluie, les forêts, les champs, la rivière, la lumière…

Je suis impressionnée par le nombre de pots de pinceaux, il y en a même suspendus à la fenêtre… Ce sont des pinceaux de calligraphie ?

Ces pinceaux-là, ils font partie d'une collection. J'ai des pinceaux de toutes sortes, chacun laisse une trace particulière.

J'aime travailler essentiellement sur papier. C'est un matériau modeste, un partenaire. Mon préféré actuellement est le papier kraft brun, couleur terre. Je peins avec des ocres (ocre jaune, ocre rouge, ocre orangé), des bleus, couleurs de ciel et d'eau, des blancs et des noirs, la lumière et l'ombre. A l'origine, ces couleurs étaient faites avec des pigments naturels. Aujourd'hui ils sont synthétiques, mais elles évoquent toujours un univers naturel. Elles reposent le regard et conduisent à un état méditatif.

Chaque papier réagit à sa manière. Certains absorbent, d'autres repoussent la peinture, ils se déchirent, se délitent, résistent. Une fois satisfaite de ma peinture, je la maroufle (colle) sur une toile.

Cette technique vous permet de travailler sur le « plein » et le « vide », ce que je remarque dans vos tableaux.

Avec le thème des forêts j'ai voulu représenter le visible et l'invisible. Ce que j'aime chez le végétal c'est son énergie vitale. Ce désir de croître, de se développer. Et c'est pourquoi, pendant assez longtemps, j'ai travaillé sur le thème de l'arbre dans sa totalité. Parce que l'arbre, il est comme nous, humain. Il est planté, il a des racines, il aspire à grandir, et il grandit à la fois à l'horizontale et à la verticale.

Quand nous nous promenons dans une forêt, l'on se dit « là, je suis bien, il y a quelque chose. » Ce quelque chose j'ai eu envie de le représenter. Il a pris la forme d'un visage de profil prolongé d'une chevelure ondoyante et d'un corps d'écailles, plumes, feuillage.

Ces présences sont représentées dans une bande qui dialogue avec la pièce principale de feuillage. Elles sont des êtres en métamorphose. D'autres présences habitent ces forêts : des animaux comme des chiens, loups, dragons, oiseaux… Je vois la symbolisation d'une présence invisible dans les lieux. Tous ces êtres sont plutôt bienveillants. L'important est que le *regardeur* imagine sa propre histoire.

Vous avez parlé de l'énergie végétale. Quand je regarde ce tableau, je ressens une ouverture dans l'espace, prête à grandir, au moins « bouger ». Le monde végétal a une grâce dynamique que l'on peut voir chez l'animal.

Le sujet de ce tableau est un feuillage de figuier. J'ai beaucoup observé ces feuilles. Elles ont toutes une courbure, une direction différente. J'ai supprimé les troncs et branches, et le feuillage a pris son envol, donnant une impression de mouvement, comme si elles voulaient s'envoler. Quand je le regardais, j'avais vraiment l'impression d'oiseaux, quelque chose de joyeux qui se décrochait de l'arbre et qui gagnait le ciel. C'est pourquoi je l'appelle « buisson d'oiseaux ». Il y a du mouvement, du souffle, car pour moi, la vie est mouvement. C'est quelque chose que je retrouve quand je pratique le *qi gong*.

Intéressant. Je vois maintenant comment la peinture peut exprimer quelque chose que nous ne voyons pas, mais ressentons. Vos tableaux offrent une vision multiple mais synthétique. Pouvez-vous expliquer comment vous construisez ces scènes ?

Il y a quelques années, j'assemblais plusieurs toiles. Aujourd'hui je préfère assembler plusieurs images dans un tableau. Cet assemblage donne une vision

à facettes du sujet, plusieurs points de vue. Chaque petite image complète la grande, comme dans un retable. On trouve le sujet principal encadré de plus petits qui accompagnent et développent la narration.

Dans mon travail la grande image est le plus souvent un feuillage et les petites des bandes où sont représentées des « présences » à profils humains ou représentations animales. Alechinsky[1] appelle ces bandes : « marginales ».

Et sur d'autres tableaux, une importance est donnée à l'écriture. Elle n'est pas du monde végétal, pourtant elle semble organique. Quel est le rapport entre le végétal et la culture humaine, et quelles sont vos inspirations ?

Je dirais que cela va de l'enluminure du Moyen Age, en passant par Matisse, pour aller vers les Aborigènes d'Australie.

Alors, l'écriture a commencé avec le thème des Astres. Ces planètes me faisaient penser aux cartes du Moyen Age. Quand les peintres représentaient des mondes à découvrir, *terra incognita*, il y avait des personnages, des animaux, toutes sortes d'êtres hybrides et des écritures souvent illisibles pour nous. J'ai représenté les astres comme des cartes. Sur ces cartographies, les planètes sont devenues : astre voyageur. Séléné. J'ai introduit des écritures illisibles, j'utilise des signes que j'ai plaisir à tracer (c'est méditatif). Ils sont inspirés de toutes les écritures que j'ai pu voir. Puis, cela m'évoque une musique. Une voix venue du fond des âges qui conte l'histoire d'un peuple, une épopée comme celle de Gilgamesh.

La surface plate m'a toujours intriguée, l'art d'exprimer en profondeur sur une surface en deux dimensions. Comment approchez-vous ce moment de création ?

Vous parlez du volume que l'on représente avec la perspective, de l'ombre et de la lumière. Cela a été développé à partir de la Renaissance. Je suis peu intéressée par la perspective. Je n'y pense pas. Je juxtapose et enchevêtre les couleurs claires et foncées. Cela crée une profondeur, et cela me suffit.

Nous avons continué notre discussion sur l'art et l'expression, autour d'une tasse de thé vert avec une perspective qui surplombait l'Oise et le ciel gris-bleu de l'hiver.

[1] Pierre Alechinsky : membre fondateur du groupe Cobra, peintre et graveur

Ouréa 1, 2018, acrylique sur papier marouflé sur toile, 50 x 50 cm

Cartes blanches

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret

Les Iles Britanniques au-delà du Brexit

I. Les ailes froissées de la phalène : Virginia Woolf

Trop engourdie par ses émotions et ses traumatismes tus (ceux de l'enfance et bien d'autres) Virginia Woolf saisit peu à peu l'appauvrissement de tout et reçoit ses «coups au cœur». Ils deviennent incurables mais l'auteure tente encore d'écrire. Mais des morts se succèdent dont un des premiers amours de l'auteure. Après l'iridescence de ses conversations évoquées par Christopher Isherwood et le film *Carrington* et qui ne manquaient pas d'allusions sexuelles (sodomies comprises) ; celle qui ne se sentait ni une femme ni un homme, piquante et bien plus pimpante qu'elle ne le pensait, tire encore à elle des mots qui peu à peu ne suffisent pas, ne suffisent plus.

Les (brèves ?) sensations de bien-être et l'énergie s'estompent. Et la phalène aux «ailes étroites, couleur de foin» se sent de moins en moins apte à l'existence. Reste dans le ciel les «nœuds noirs» des corbeaux aux clameurs intenses. Virginia Woolf trouve aux plaisirs de moindres satisfactions. Que lui reste-t-il à faire sinon ce qu'elle avait déjà tenté : le suicide ? Le corps minuscule et fragile perd peu à peu sa lumière dans les couloirs inextricables de son cerveau et de ses affects. De «la stupéfiante étrangeté de la vie» l'auteure ne retient que l'envie de s'en affranchir, de l'oublier, de la perdre. Les oiseaux lui parlent en grec et, pour cause de guerre, il n'y a plus de papier pour la maison d'édition de son mari.

Tout peu à peu cesse de fonctionner. Comme si l'impuissance de vivre ne pouvait plus suffire. Toute quête semble inutile. « *Rien que je sache ne pouvait résister à la mort* » écrit-elle. Même si un effort gigantesque tient Virginia Woolf encore un temps de manière émouvante. Mais la mort devient plus forte qu'elle. Plus forte et aquatique. Les promenades à Brighton (et leurs évocations dans ses dernières nouvelles quelques mois avant sa mort) ne font qu'empirer la situation. Elle n'y voit que petitesses, coquillages vernissés et merluches. Et l'écriture ne peut plus rien contre sa douleur «irrationnelle» dit-elle où tout impératif devient assassin. Et d'ajouter (en 1937) «*il me faut continuer à danser sur des briques brûlantes jusqu'à ma mort*».

Fumant encore ses « petits voltigeurs » et buvant des verres de Gin, tout dans ses soirées semble avoir été dit. Les livres de Virginia Woolf ont du succès, la maison d'édition de son époux aussi mais ce n'est plus le problème. Même « l'antre verte » de sa maison ne l'intéresse plus guère. Elle y travaille encore et le couple reçoit quelquefois. De moins en moins.

Celle qui ramassait les phrases à la volée se lasse. La voici face à face avec ses vieux démons et ce qu'elle nomme « la réalité sans voile ». Seule. De moins en moins capable de se dominer, d'attendre. Elle bouge encore, lutte, va même à Londres. Puis renonce. Eprouve souffrance, légèreté (parfois) et menace latente. Se dispute encore avec son mari pour des riens. Mais la dépression rend tout « insipide, sans goûts, sans couleurs », et d'ajouter « aucun plaisir à vivre ». En tant que Virginia Woolf.

La salle d'écriture construite en 1934 est belle. A côté le jardin de boules et son gazon. Après *Night and Day* tous ses livres ont été écrits ici, dans un certain fourbi. Une routine qui contraste avec sa vie londonienne. Elle travaille encore par « procédés de sape ». Mieux. Mais de moins en moins. Reste le *Journal*. Les lettres. L'intériorité qui se noie dans l'anarchie du clair-obscur et la dérive des genres. De la fatalité programmée pour atteindre une bien étrange liberté.

Et si généralement, la fixation est nécessaire au genre romanesque paradoxalement ici l'écriture devient indépendante de la fixation en associant des images à une perception qui ne peut plus suggérer que la perte ou la propre absence d'images. L'Imaginaire n'est plus en construction mais en destruction. Cela ne veut pas dire que l'Imaginaire se dilue ; au contraire il « *semble animé d'une existence propre* » dit-elle. Mais il ne contribue plus à l'élaboration de possibles. Néanmoins il ne cherche pas non plus à dissimuler quoi que ce soit. Il déploie encore par son énergie surprenante toutes les forces de refoulement, les forces de résistance et d'envasement qui cernent l'être.

Certes l'image devient celle d'un dessèchement - le sable -, de la dissolution - la boue -, de la décoloration - le gris -, mais par ce type d'image l'auteure touche à cet Imaginaire exceptionnel qui renonce à toute sensation, qui se retranche de l'expérience affective ou qui la vide d'un maximum de substance. C'est une expérience novatrice qui perturbe la balance du sensible et de l'Imaginaire en un processus que vient renforcer une possibilité de flux émotionnel paradoxal dont le film *The Hours* donne un écho.

Le corps lui-même devient une zone d'indiscernabilité ; il ne garde que cette empreinte susceptible de signaler le passage d'un lieu qui n'est plus tout à fait la vie, à un espace, encore moins discernable. Parvenus à ce lieu de silence, les personnages semblent ces derniers philosophes revenus des morts et retournant à ce lieu, à la fois, de départ et d'arrivée. Et *Mrs Dalloway* restera la création absolue par perte de contact avec la vie « *jusqu'à plus rien depuis ses*

tréfonds qu'à peine à peine (...) *n'importe comment n'importe où* » (comme écrivit Beckett). Comme l'écrit Woolf elle-même « *ce livre est un exploit* ». Provisoire face à la vie. Mais exploit tout de même. Entre mélancolie et puissance de vie. Entre le très haut et le très bas. Dans la proposition du risque et les interstices les plus délicats.

Postface pour Virginia :
La solitude a besoin du désert pour qu'elle trouve en lui son plus juste miroir. Elle comprendra alors qu'elle n'est pas vide : dans les pierres et le sable une force dépasse l'instinct de destruction (puisque tout semble anéanti) et de création (puisque tout est plénitude). L'esprit qui accepte la solitude ne se frustre en rien. Seul le corps parfois - par lassitude - peut regretter l'absence du cœur agité et la main fraîche d'Eurydice. Mais toute nostalgie est inutile et va à l'encontre de la révélation où l'air brouillonne. Rien n'a lieu que le lieu du destin des pierres. Il se peut qu'un jour elles s'envolent pour des terres lointaines. Mais celui qui fait une telle hypothèse ne saura rien de ce transport. Son existence est trop brève. Son exigence est donc de n'être rien sinon la révolte contre la douleur. Face aux canyons nus ce n'est ni le néant ni l'absolu qui s'atteignent mais l'invitation à rester somnambule et frénétique par la vertu d'un certain ennui à mi-chemin entre deux falaises au bas desquelles rampe un filet d'eau. Y glougloute l'appel étouffé du chemin à parcourir sans compter les heures. Il faut se prêter à cette seule liberté humaine dans l'indifférence des pierres douces comme des asphodèles. Il faut apprendre à patienter. Jusqu'à la mort qui nous est donnée. Ou celle que l'on se donne.

II. Bacon revisité

***Bacon le cannibale*,** Perrine Le Querrec, Editions Hippocampe, 2018.

Perrine Le Querrec construit une langue et un regard à la poursuite de mots réticents, de silences résistants. L'archive et l'image – leur étude est pour elle source de mémoire, d'émotion, de poésie, l'archive tient une place primordiale dans la construction de mon écriture.

Ainsi, pour rendre hommage à Francis Bacon, peintre qui utilisait les archives, les photographies, toutes les images en leur durée, leur dégradation, leur surface et leur profondeur, j'ai travaillé à partir et avec.

Conservées par un amoureux de Bacon, ces archives donnaient corps à ma passion. Ardente filature à travers le geste et la matière, je tente une étude pour un portrait de l'artiste, par l'archive et la poésie, je m'approche au plus près d'une création flamboyante et déchirante, solitaire et universelle.

Dévorants, les corps de Le Querrec et de Bacon offrent en conséquence des danses bien au-delà d'un érotisme à la Picasso. Les deux sont plus proches de Dali et de Bataille, puisqu'il s'agit de rentre visible le corps insconscient qui doit parfois passer par la mort pour aller à la jouissance.

A lire ce superbe texte (et les autres de l'auteure) le lecteur comprend que comme Bacon crée chaque fois un autoportrait diffracté du peintre dévorant, la poétesse ne pouvait que l'éprouver. Il s'agissait pour elle et en conséquence de montrer le corps dans le vif, dans son mouvement. Il est port d'angoisse, point de capiton, viande cosmique éclatée.

C'est pourquoi l'un ne peint pas des natures mortes mais des natures voraces. Quant à son insolente complice elle fait le pari de la chair contre l'idée. Que demander de plus à la littérature ? Les deux dans leur cannibalisme n'exhibent pas la chair mais sa mastication.

III. Beckett cinéaste : l'œil bandé

Film, Samuel Beckett, Carlotta Films, 2019 (DVD). Texte de ***Film***, Editions de Minuit, 1972.

Au lieu de limiter le cinéma à un spectacle du pauvre, le réalisateur de *Film* lui offre sa spécificité propre. L'histoire est apparemment fidèle à une thématique du film comique ou tragique : la traque et la fuite.

Mais ici le contenu est la forme elle-même du film. Beckett prouve que le cinéma peut montrer autrement, à des années-lumière des stéréotypes qui inondent son flux traditionnel. Ici Buster Keaton (qui incarne *O* le héros) fuit dans la première partie un danger qu'on ignore. Dans la seconde partie la terreur a un nom : *OE* - à savoir l'œil de la caméra.

Face à elle, *O* demeure prostré, impuissant, terrorisé. La caméra, *OE*, devient son miroir jusqu'à l'épuisement de l'image qui se termine dans le *spectre du noir*, là où le film prend fin et semble fondre, au moment même où le mouvement de berceuse se fige et où *O* s'immobilise totalement, comme l'annonce la fin du scénario : « *Image de O se balançant, la tête dans les mains, mais pas encore affalé. Image de OE. Image de O affalé en avant, la tête dans les mains. Tenir pendant que le balancement se meurt* ».

Ce balancement n'est pas innocent. Il se produit en un lieu lourd de résonances puisque *O* se trouve dans la chambre de sa mère. Ce mouvement de berceuse - maternelle ou plutôt maternante - se veut le gardien du sommeil espéré et l'appel à l'extinction des feux. Si l'on ajoute à cela la posture de repos, d'attente, de mise à l'écart des stimuli que ce bercement induit, il se peut que cette

posture rappelle la représentation de la mère, en un mouvement de régression vers un lieu primitif, un lieu d'avant les images, un lieu d'avant la vie, un lieu où tout a fini au moment de commencer. *O* peut être ainsi considéré comme un cyclope mort-né à la recherche - au sein de sa tentative et de son désir unique d'aveuglement et d'extinction - de ce que la vue cache dans l'évidence du sensible. Il se peut dès lors que *O* se veuille plus aveugle encore que cyclope, ou cyclope « *non doté d'un oeil en moins mais d'un oeil en trop* ».

Dès lors avec « le plus grand film irlandais du monde » selon Deleuze dans *L'image mouvement*, l'opium optique est annihilé. La représentation se déchire dans la jouissance du silence d'un film muet (à l'exception d'un mot), dans ce peu de lumière qui « offense » entre le moment qui ouvre l'œuvre où tout est porté au noir et celui à l'identique qui le clôt.

Il fut un temps où les personnages de Beckett pouvaient prétendre au « réconfort d'un caillou ». La voix de *L'innommable* souhaitait « une grosse pierre qui ne l'abandonnerait pas », et, cognant deux cailloux, Henry, dans *Cendres* réclamait « des bruits durs, il me faut des bruits durs ! secs ! Comme ça ! De la pierre ! De la pierre ! ». Mais bientôt, « le galet mort », la défaite - avance. Les images ne donnent plus consistance au monde, elles créent sinon sa « liquidation » du moins son « suspens ».

C'était déjà une belle idée de Sartre - dans *L'imaginaire* - que de poser le « non-être » des images. Mais avec *Film* (qui anticipe les pièces télévisuelles) elles accèdent à leur fin lorsque la caméra (*OE*) finit par rattraper *O* qui n'a cessé de la fuir au moment où le « filmique » (Roland Barthes) n'est plus quelque chose de spectaculaire mais a minima et silencieux dans un espace où le personnage incarné par Buster Keaton rêve le sommeil, mais le rêve au côté de l'insomnie.

A la perception, Beckett oppose son anéantissement qu'il précise dans son *Aperçu général : « le perçu de soi soustrait à toute perception étrangère, animale, divine, humaine. La recherche du non-être par suppression de toute perception étrangère »*. Et en « *fonçant* aveuglément *vers son illusoire refuge* » - c'est Beckett qui souligne lui-même : « aveuglément » - *O* en mettant les mains devant ses yeux récuse sa présence d'être au monde, comme si sa propre image était, plus que toutes les autres, redoutable, innommable, inimaginable.

Rien ne peut plus avoir lieu du noir (dernier plan du film), comme si toutes les capacités et les disponibilités de lumière étaient enrayées. L'image n'est que ce « hiatus pour lorsque les mots disparus », selon la belle formule de *Cap au pire*. Entre fuite première puis prostration, tout dans *Film* aura été dit ou montré. Et c'est le seul moyen de projeter vers la mort impossible un personnage qui n'existe plus dans le temps et l'espace qu'en tant que volume : debout puis assis il souligne que l'aventure temporelle la plus grande qu'un être puisse rencontrer est celle de cette fin sans fin.

Beckett répond ainsi au souhait de Mercier et de Camier, celui de « se laver l'œil à ce monceau de déserts transparents ». Se « laver l'œil » et non plus se le rincer. L'image, poussée dans une conjonction du proche et du lointain, de l'immédiat et de l'inaccessible, n'est plus un simple morceau d'espace. Sa fonction n'est plus de restituer le réel en pièces détachées, mais de faire ressentir sans la moindre consistance - un corps pris en une sorte de présence absente.

Il n'est plus question de se retrouver au cœur du monde. Ce qui est révélé ce ne sont plus des gestes de vie, mais des gestes de perte de soi dans cette atroce affaire qui est la vie. L'œil de la caméra (*OE*) se contente de montrer *O* sans qu'il n'existe de coïncidence entre la conscience - en loque - du personnage et celle - extrêmement aiguë - de celui qui filme. Et ce au moment où - comme l'écrit Valère Novarina : « *lorsque l'acteur est usé de parler il n'y a plus personne qui soit* » lors du dernier gros plan dont la tyrannie de la proximité revient, non à voir mieux, mais à défigurer ou à transfigurer les apparences au moment où réalité et pensée sombrent ensemble dans le même néant.

C'est pourquoi *Film* fascine. Le spectateur se perd progressivement dans son propre regard projeté dans le fondu au noir. La vision devient cet étrange aveuglement défini par Maurice Blanchot comme « une vision qui n'est plus possibilité de voir, mais impossibilité de ne pas voir ». A ce point, l'image constitue encore un monde, mais par son suicide. Surgit une dernière révélation d'un « je » en neutralisation - qui rappelle ce que disait Freud dans *L'interprétation des rêves : «Tu es ceci, ceci qui est le plus informe* ». Beckett saisit ce chaos de l'être et le fait surgir à travers une image qui va plonger dans le noir d'un chaos qui suggère la sensation la plus forte, au moment où le silence s'impose de manière inéluctable.

Carte blanche à Hervé Martin

Clara Regy

Simone, Colette, Marguerite, Colette, Elfriede, Colette
Travaux en cours

« souvent la nuit je me faisais pleurer pour le plaisir ; m'obliger à réfréner ces larmes, c'eût été me refuser ce minimum de liberté dont j'avais un impérieux besoin ».

les nouveaux rideaux
s'étalent sur la plage
où des oiseaux blessés se mouchent
sans compter
tu pleures dans un rêve
la fraîcheur
de l'oreiller humide
réveille ta nuque endolorie

le chagrin et l'envie
de glisser contre un corps
consolant
femme et enfant mêlés
c'est dimanche

le temps
si différent

« Ô géraniums, Ô digitales ... Celles-ci fusant des bois-taillis, ceux-là en rampe, allumés au long de la terrasse, c'est de votre reflet que ma joue d'enfant reçut un don vermeil. Car Sido aimait au jardin le rouge, le rose, les sanguines filles du rosier… »

loin le jardin de Colette
appartement sonore
de la ville
en sommeil

étage supérieur
une femme
de force et de cheveux

l'infernale machine
des jours des nuits
paumes
pieds frappant
sur les tiges ferrées
boîte à rythme
discordante

les bijoux
qu'elle façonne
– mollets galbés –
muscles de lapin
pendus au poteau de torture
éclaboussent
« *les sanguines filles des rosiers* »

parfois
tu cries

mais
les Arabesques de Debussy
te parlent ce matin
mêlées à la voix de Colette
gorgée de cailloux
roulent trébuchent accrochent
un mélange
de chants
unis
et

différents

« Chanson Chanson,
Toi qui ne veux rien dire
Toi qui me parles d'elle
Et toi qui me dis tout »

des petits vieux collationnent
de gestes tendres
relève le col du pardessus
anthracite
redresse le parapluie

elle et lui
doucement prêts
à quitter le festin

la pluie est chaude
ils frissonnent

«chanson toi qui ne veux rien dire»
Marguerite col roulé Lycra

ils n'ont dansé que de travers
aux mariages des sœurs
mais Anne-Marie Stretter Michael Richardson

la mousson du cœur qui chavire

le refrain les protège
n'écoutent que musique
de leur amour

vivant

« Il tient la jument qui dansait un peu sur place, mais je lui parlais, tu comprends, comme s'il n'avait pas plu ni tonné, je lui parlais sur un ton de beau temps et de promenade au pas. Et je recevais un agas d'eau incroyable, sur ma malheureuse petite ombrelle en soie. […] *et la pluie de grenouilles tièdes… »*

l'agas suspendu
s'écroule sur ton front
chaud ça sent bon
les grenouilles se rincent
l'œil
et les pattes
« l'ombrelle de soie »
cachée dans les pages de Sido
la pluie était venue
laver

oui hier le soleil avait des jambes
signe d'eau
disait ta mère
et toi tu marches
ruines tes sandales ocres
ris pleures
et comptes les grenouilles

tu Colette(s)
mais la jument se nomme
Bayard ou Bijou

un robuste
garçon-cheval

– tout faux –

tu cours
ris pleures
et la boue dessine

- «*Mais que tu as donc l'air bête aujourd'hui, ma fille !…* »

réveille ta voix

– je sais –

sur le matin
de l'avenue encore brune

tout va bien

« Elle fait des gestes d'amour, d'après ce qu'elle imagine. Et ce qu'elle a vu faire à d'autres. Elle donne des signes de maladresse […] *Un automate d'amour qui ne réagit même plus aux coups de pied. »*

se battent comme des chiffonniers
au sol
pour une fille
pour un mot
mal tenu
trop fort enfantin
violents violents
pourtant
larmes mains pleurs cris

Klemmer regarde Erika
Erika regarde Klemmer

tu réunis les pages
pour cacher
les gestes
forts trop forts
mal tenus
violents
et tu reprends
le poids
de la douleur

dans la cour
la guerre
a fondu
dans les larmes

se mouchent
deux ogres
de quinze ans

dans le lit de la mère
Erika a perdu
son
visage

« Je devrais peut-être, d'un grand enlacement fraternel, la saisir, l'envelopper, fondre sous mon étreinte chaude ce petit être raidi, cabré, enragé contre sa propre douleur… »

les œufs
refroidissent doucement
sur le soir trop vif
la casserole soupire
tu voudrais les bras de Colette
un parfum de poudre
de cocotte et de femme
– du monde –
une chair affaiblie
des gourmandises d'antan
tu voudrais Colette
vieille femme rugueuse
et tendre
revenue de son corps
et l'odeur de mort
des vieillissantes peaux
collée dans ton cou
lui dire les fadaises
qui feraient ruisseler
les cailloux de sa voix

danser encore
et surtout te voir

recomposer le temps
entre tes bras légers
le souffle
piétiné par les corps inconnus

pantomime de Colette
ridicule et jolie
vaillante abandonnée
un peu Isadora D.
dans ses voiles d'oiselle

vas-tu changer d'amours
les feuilles des noisetiers
balancent à la fenêtre

danse danse encore
j'ai l'image de ton corps
derrière mes yeux fermés

il me manque ta peau
et le peu
que nous sommes

Pierre Kobel

Je marche

Je marche
Je marche et je marcherai
Mains dans les poches j'avance
Poings serrés nez en l'air
L'air de rien colère au fond de moi

Je marche

Dans les oublis de la nuit
Dans les douleurs de la nuit
Dans la nuit du mourir

Je marche

Qui suis-je encore ?
Qui ne peut vivre en paix
Qui ne peut dormir

Je marche

J'avance malgré
Les instances du jour

Je marche

Jour après jour
Dans les mots de mes amis
Dans le poème projeté
Dans la lumière du coquelicot

Je marche

Je rêve
Je bâtis
J'invente des vaisseaux
J'invente des voyages

Je marche

Je marche…
Je marche ! Je marche !! Je marche !!!

Contre vos promesses
Contre vos décrets
Barons et petits maîtres
Marquis de l'apparence
Ôtez vos cravates !
J'ai mes poings pour vous
Vous ne serez que l'oubli !

Je marche

Je marche
Dans son regard
Dans ses mains
Dans le matin de ses yeux

Je marche

Je marche dans la ville
Je cherche son image

Je marche
À ses épaules nues
À l'éveil de ses seins
À l'offrande de son sexe
À nos mains croisées
Sur la peau réinventée

Je marche
Hymne sans fin
À l'aube des mots retrouvés

Dans le gravier de mon corps
Je n'avance plus je tombe

Victimes et bourreaux

Ils sont face à face
Victimes et bourreaux
Dans l'œil d'August Sander
Qui est qui ?
Qui le persécuté ?
Qui le persécuteur ?

Ils ont la même gravité sévère
Ils affichent la même respectabilité
Presque le même sourire affable
Même regard d'une société policée

Juste un baudrier
Une croix gammée
Pour dire le bourreau

Juste une cravate
Une veste croisée
Pour dire la victime

Avant les rictus
Les os et la nudité
Avant le bâton
Et l'homme dégradé

Même humanité
Par l'un et par l'autre perdue
Même civilisation égarée

Tous hommes du XX^{e} siècle
Dans le regard d'August Sander
Victimes et bourreaux
Bourreaux et victimes
Quand la langue ne nous sauve plus

Hier est-il aujourd'hui ?
Ne te retourne pas pour pleurer
Il y a d'autres visages au mur
Il y a un regard pour croire

Au-delà de l'espoir
Aujourd'hui est demain

L'immigré

Je suis l'homme précaire
Je vis dans le temps incertain
D'un lendemain renouvelé
Je n'ai ni droit ni passeport
J'appartiens à la loi de l'argent

Je suis l'homme exploité
L'invisible le silencieux
J'ai perdu mes origines
Je ne suis plus ni d'ici ni d'ailleurs
Je ne suis que l'outil des chantiers du monde

Je suis l'homme traduit
J'ai rompu mes racines
J'ai rompu ma langue
Les miens ne me reconnaissent plus

Je suis l'homme provisoire
L'innomé
L'homme fantôme
Je chemine dans
Les parenthèses d'une non-existence

Passager anonyme
D'une foule sans voix
Je n'existe que
Dans la pierre et l'oubli

André Laude

André Laude n'est pas mort
Il vit de nouveau à Aulnay
Il est le père des rapeurs du neuf trois

André Laude marche
Il boit toujours les maux de la vie
Il dit des mots durs

André Laude va parfois à Paris
Il croise Robert Desnos rue Saint-Martin
Ils rient ensemble au bistrot du monde

André Laude dort à Paris
Sous le métro Stalingrad
Avec ses frères migrants

André Laude porte des fleurs
Lit le journal et invente sa vie
Au rendez-vous de ses amis

André Laude n'a plus de papier
Il crie dans les rues de la ville
Il écrit sur les murs de sa colère

André Laude n'a plus peur
Il rit en dressant le poing
Il danse à corps déployé

André Laude a des chaussures neuves
Il marche vers le soleil noir
de la révolution

Lui-même

À Éric Dubois

Il ne se regarde pas dans les miroirs
Il évite ses peurs
Il est face au mur
de ses questions

Il refuse les mots d'hier
Qu'il ne cesse d'assembler

Il est lui-même
Il est un autre

Seuls les dieux
Connaissent le vent qui le mène

Il va dans le temps le plus rapide
Qui le ramène à l'homme
Qui le ramène à lui

Carte blanche à Thierry Renard

Souvenirs de ma mère

On a beau s'y attendre, cela fait toujours quelque chose. Ma mère, âgée, allant vers ses quatre-vingt-onze ans, est partie le 5 mars dernier.
Aujourd'hui encore, c'est un grand vide qui m'envahit.
Être envahi par le vide, c'est étonnant, non ?
Et, pourtant, il s'agit bien de cela. J'accuse le coup, certes. Mais je ne m'en relèverai pas de sitôt.

Ma mère, dont les parents étaient arrivés d'Italie, m'a permis d'ouvrir très tôt les yeux sur le monde et de garder l'esprit et les sens en éveil.
Chez nous, le communisme était libertaire et sentimental.
Avec un plat de spaghetti, midi et soir, et un petit air d'accordéon.
NOUS ÉTIONS HUMAINS.

I.
Fils unique

« *Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile :* Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. *Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.* »

Albert Camus, *L'Étranger*

C'est le vingt-sept janvier dernier
que j'ai pour la dernière fois
pris ma mère en photo
Après j'ai ressenti le trouble
le glissement vers l'épuisement
vers la dégringolade finale

Je n'ai plus du tout osé
lui tirer le portrait
placer son visage et son regard
dans la lumière devant mon objectif

Lointaine peu à peu maman
absente même
absente à mes yeux
et à ses propres yeux

Et ce mardi cinq mars 2019
à vingt et une heure quinze
ma mère s'est éteinte
dans sa chambre
à la maison de retraite
de Saint-Julien-Molin-Molette

Ma mère est partie sans faire de bruit
dans son sommeil
comme dans un rêve inutile
quand on a la sensation soudain
que tout dérape ou nous échappe
et puis que tout pour toujours s'efface
de notre mémoire

Ma mère est morte
suis-je le prochain sur la liste
Maintenant il y a
la préparation des funérailles
le feu de l'action
l'accueil des amis de la famille
de tous les autres invités

Après il faudra reprendre
le cours normal des choses
apprendre à vivre autrement
sans elle

Sans ses chants et sans ses danses
sans ses bouquets de fleurs dessinées
sans sa présence à nos côtés
sans son humour toujours léger
malgré le poids toujours plus lourd
de la vieillesse

Ma mère est morte
et je n'ai plus de parents
et je n'ai plus assez de feu
pour rallumer ma cigarette

Ma mère est morte
je suis encore sous le choc
mais tout reste à faire
pourtant

Les nouvelles sont exactes
plutôt bonnes
les nouvelles nous disent
qu'il faut absolument tenter
de préserver le fragile équilibre
des forces en présence

L'audace l'intelligence
et l'imagination
doivent être sauvegardées
coûte que coûte

Ma mère s'est éteinte en silence
dans sa quatre-vingt-onzième année

II.
Page blanche

« tu fais silence

tu ne peux empêcher
que le monde
se détruise
multiplie ses ruines
te compte parmi elles »
Charles Juliet, *L'œil se scrute*

ce qui est insensé
c'est lorsque tu restes
plusieurs jours sans écrire
sans le moindre mot
couché sur le papier

tu as le sentiment
immédiat presque
que tu vas devoir
tout recommencer
depuis le début

que peut-être
tu ne sauras plus faire
que tout est perdu d'avance
et que la page va demeurer
blanche
encore longtemps

c'est ce qui est arrivé
en ces temps récents
avec la disparition
prévue certes
mais tout de même
tellement inhumaine
de ma mère

avec cette brutale secousse
remontée en surface
et avec d'autres partagée

mais l'écriture jusqu'à présent
a toujours repris le dessus
bravé les interdits
et très vite
je me suis rendu à l'évidence
sur mes divers chantiers
l'encre de nouveau
s'est mise à couler

cela faisait plusieurs jours
que je vivais comme
un cloporte
que je n'étais plus
que l'ombre de mon ombre

plusieurs jours déjà
que je me terrais
et surtout me taisais

maintenant mes mots
collent à ce piège
que moi-même je me suis
si souvent tendu

mes mots ressemblent
à l'imminente cigarette
du futur condamné

mes mots ne sont pas morts
mais debout ou assis
sur leur fessier

mes mots sont
de terribles instants
d'éternité retrouvée

Thierry Renard
Vénissieux, le 24 octobre 2019

Forêt 9, 2014, acrylique sur papier marouflé sur toile, 50 x 50 cm

Page 99, Journal d'un lecteur

Jean Perguet

"Noir fiction"…

Jean Perguet avec la sombre complicité de William Faulkner, James M. Cain, Horace McCoy, Francis Demarcy, Isabelle Autissier, Jack London, Loulou Robert et Bruno Doucey.

Bon dieu qu'est-ce qui lui a pris !
« Pour notre prochaine série d'ateliers d'écriture, je vous propose d'écrire dans le registre "Noir", sur un cycle de quelques mois. » Et, comme le noir, Jo ne sait pas trop ce que c'est, qu'il n'est ni fan de roman policier, ni de science-fiction, ni de fantasy, bref de tout ce qui affiche trop délibérément un registre, il se dit que pendant les six mois qui lui restent avant le premier atelier — les participants se sont aussitôt enflammés pour le sujet — il n'a qu'à dévorer des romans noirs afin de se faire une idée des multiples ressources que lui offre ce registre.
Advienne que pourra de son tempérament optimiste ; pas de danger ; juste un semestre dans le « *noir* » ; Jo se sent à l'abri d'une déprime.
Et comme toujours, le hasard-qui-fait-bien-les-choses (ou la Main maléfique) lui envoie un article du *Monde des livres*, « *France, terre d'asile du roman noir américain*[1] ». Jo y trouve ses premières pistes, les « noir fiction » ou « roman noir » (prononcer avec l'accent nord-américain ces francismes) qu'il se procure aussitôt à la bibliothèque, pour s'engluer dans le noir, comme d'autres font une retraite.

Jo commence par ***Sanctuaire***[2] de **William Faulkner**, préfacé ainsi par André Malraux : « […] Sanctuaire *est donc un roman d'atmosphère policière sans policiers* […] *Mais l'auteur acquiert par là une sauvagerie que le milieu justifie, et la possibilité de faire accepter, sans quitter un minimum de vraisemblance, le viol, le lynchage, l'assassinat les formes de la violence que l'intrigue fera peser sur tout le livre.* […] *Limitée à elle-même, l'intrigue serait de l'ordre du jeu d'échecs artistiquement nulle. Son importance vient de ce qu'elle est le moyen le plus efficace de traduire un fait éthique ou poétique dans toute son intensité. Elle vaut par ce qu'elle multiplie. Que multiplie-t-elle ici ? Un monde inégal, puissant, sauvagement personnel, non sans vulgarité parfois.* […] Sanctuaire, *c'est l'intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier.* »
C'est exactement cela qu'il lui fallait : « Voilà — pourrait dire Jo à ses stagiaires avec l'aide de cette préface de Malraux — le Noir c'est l'occasion pour vous d'aller fouiller dans les tréfonds de l'âme, sans que votre œuvre soit confondue avec vous, son auteur. Lâchez-vous ! Sans contrainte ni remords ! »
Aussitôt, Jo plonge vertigineusement dans ce *Sanctuaire* pour le refermer 400 pages plus tard, comme « *Temple* [la protagoniste sauvée de cette abominable

[1] « France, terre d'asile du roman noir américain », *Le Monde des livres* du vendredi 29 mars 2019.
[2] *Sanctuaire*, William Faulkner, Gallimard, Folio, 1972.

histoire] *referma son poudrier et sembla se perdre là où rêvaient les reines mortes figées dans leur marbre terni, jusqu'au ciel prostré, vaincu par l'étreinte de la saison de pluie et de mort.* »
Ciel prostré, saisons de pluie et de mort ? Jo se sent capable de les affronter.

Le facteur sonne toujours deux fois[3] de **James M. Cain** est le suivant de la pile. La gueule sauvage de Jack Nicholson, les cris épouvantés, mèches blondes en lumière blafarde de Jessica Lange, l'assassinat, le viol, la violence des gens ordinaires lui reviennent soudain, noires résurgences du film[4]. Jo n'a jamais lu le livre. Y retrouvera-t-il autant de violence dans ce récit qui date déjà de 1934 ? Il présume que depuis on fait beaucoup plus gore. Dès les premières pages rien n'est moins sûr : « *Mords-moi ! mords-moi ! Je l'ai mordue. J'ai planté mes dents si fort dans ses lèvres que j'ai senti le sang gicler dans ma bouche. Il coulait sur son cou quand je l'ai portée au premier étage.* » Jo ne peut plus lâcher cet enchaînement de cupidité lâche et mortifère, se laisse submerger par une complaisance complice pour ces paumés, jusqu'à l'épilogue qui le laisse pantois, « *Pas de grâce. Les voilà. Le Père O'Connell dit ses prières pour m'aider. Si vous êtes parvenu jusque-là, priez pour moi et pour Cora et faites que nous soyons ensemble où que ce soit.* »
Non, Jo n'a jamais prié… et souhaite que le livre suivant soit de cet acabit.

Quelques images d'un film surgissent à nouveau. Les faces blafardes tendues, éreintées, les corps qui chutent malgré eux, les cris, la caméra immergée dans la course, le décompte du KO comme un combat de boxe : le marathon de danse d'***On achève bien les chevaux***[5] d'**Horace McCoy** ; en 1935, dans la violence sociale des inégalités, que rappellent crépusculairement celles d'aujourd'hui.
« *Accusé, levez-vous...* » L'exergue est brutal. « *Je me suis levé.* »
Jo ne sait pas ce qui lui prend. Il se lève, livre en main, psalmodie plus qu'il ne lit cette prose sans fioritures.
« *Gloria et moi nous étions faufilés contre l'estrade, jusqu'à la ligne de départ* […] *nous fîmes un bond en avant, poussant et bousculant les autres pour passer devant* […] *Agrippe-toi à ma ceinture, hurlai-je, tout en me débattant pour me frayer un passage. Tout le monde dégringolait et se marchait dessus, en essayant de passer devant…* »
Puis Jo hurle, vocifère ces dialogues que n'interrompent que de rares descriptions, propos de personnages frustes et frustrés où se mêlent la violence, le renoncement, la honte, la manipulation, le déclin, l'incompréhension.
Il piétine, pris dans ce qui devient alors un marathon de lecture : « *Le derby sera couru de cette manière pendant une semaine…* » Pendant quelques heures Jo ressent dans son corps autant que dans son âme l'étreinte de *Gloria*, Gloria qui s'accroche à *Robert*, le narrateur dans lequel Jo reconnaît l'écrivain raté qu'il est.
« *T'as pas d'autre raison à donner ? demanda le policeman à l'arrière — On achève bien les chevaux... dis-je* […] — […] *Dieu ait pitié de votre âme.* »

[3] *Le facteur sonne toujours deux fois*, James M. Cain, Gallimard, Folio Policier, 2000.
[4] *Le facteur sonne toujours deux fois*, film de Bob Rafelson, avec Jack Nicholson et Jessica Lange (1981 rénové en 2013).
[5] *On achève bien les chevaux*, Horace McCoy, Gallimard, Folio Policier, 1999.

Achever le cheval ; cela résonne soudain en lui. Pas encore, pas avant qu'il n'ait démarré le livre que lui a conseillé Philippe Leleu[6] : « Tu verras c'est fort, grinçant, cynique. Tu veux du noir ? C'est mieux que noir, c'est désespérément triste… car réaliste ! Prends ça, ***Fin de race***[7] de **Francis Demarcy**, un agriculteur devenu romancier. »

Et voilà Jo brutalement transporté dans un pavillon de cette France que l'on qualifie désormais de périphérique, triste à mourir, quelque part dans le Pas-de-Calais, partagé entre un septuagénaire, ancien paysan qui n'a gardé que son tracteur et sa passion du rock (à fond dans la cabine pour aller faire ses courses), et une aide-ménagère punk, pragmatique autant que paumée, tour à tour narrateurs de leurs vies parallèles et partagées. Fin de race, celle des abandons — « *On avait un gros abattoir et une usine de transformation de pommes de terre* […] *On se faisait pas trop de soucis pour l'avenir. L'agroalimentaire c'est du solide ! Les gens auront toujours besoin de manger, disait-on pour se rassurer. Sauf que l'abattoir était obsolète.* […] *Des centaines de gens à la rue, sans espoir de reclassement. Des tueurs désœuvrés traînaient leur mélancolie dans les rues. Les soutiers de l'abattoir regrettaient la puanteur moite de la boyauderie.* » — qui précèdent de peu la perte d'autonomie — « *Je mémorise plus difficilement qu'avant et je me déplace plus lentement ; je mange à petites doses et je pisse à petits jets. J'éprouve tous les amoindrissements liés à la vieillesse, mais je sais qu'au fond de moi, j'ai toujours quinze ans* ». Illusoires quinze ans ; Jo réalise qu'il est à peine plus jeune que le narrateur ; que, ces derniers temps, la mort rôde autour de lui, sans tueur ni policier, juste la faucheuse qui décime les siens ; fin de race, « *Il était mort seul, comme un chien, dans la pénombre de cette piaule impersonnelle, mais en écoutant de la musique jusqu'à son dernier souffle. Sans doute comme il aurait aimé mourir, finalement. Ce qu'il aurait lui-même appelé : "My rock'n'roll way of death".* »

Mourir ? Mourir seul ? Ces mois-ci — est-ce parce qu'il a atteint l'âge moyen d'espérance de vie en bonne santé[8] et que seule une petite dizaine d'années le sépare de l'espérance de vie masculine ? ; est-ce parce qu'il essaye de tenir éveillé son vieux père plus de quelques minutes par jour ? ; est-ce parce que Cancer, Alzheimer et Parkinson rongent tour à tour les piliers de ses amitiés ? — cette question obsède Jo.

Il faut qu'il se change les idées. Une couverture, mer bleue, île lointaine, semble prometteuse de réconfort. Un roman d'**Isabelle Autissier**, voilà une promesse d'aventure, et la curiosité de découvrir quel écrivain se cache derrière la navigatrice (qui ne serait peut-être pas publiée si elle ne l'était point, se rassure-t-il). ***Soudain, seuls***[9]. Comme ce bonheur qu'il a connu avec Chade, sa compagne, dans les ergs mauritaniens ou entre le blanc bleuté des icebergs ; qu'il va sûrement revivre, presque similaire, dans ces pages. Traitresse ! Jo bascule dans l'horreur d'un thriller psychologique. « *L'odeur ne ment pas. Celle de cette*

[6] Philippe Leleu. Libraire et éditeur à Amiens (Librairie du Labyrinthe) qui défend rageusement la littérature en général et la culture picarde en particulier.
[7] *Fin de race*, Francis Demarcy, éditions du Labyrinthe, 2019.
[8] « La France mal classée pour l'espérance de vie en bonne santé », article de Sandrine Cabut paru dans *Le Monde Science et Médecine* du 19 février 2019.
[9] *Soudain, seuls*, Isabelle Autissier, Stock, 2015.

nuit lui dicte de fuir, de repousser Ludovic, tout de suite. Dans les grands moments, pense Louise, l'humain est seul. Devant la vie, la mort, les décisions suprêmes, l'autre ne compte plus. Elle doit l'oublier et juste vivre. C'est son droit le plus absolu, c'est son devoir envers elle-même. […] *Dans l'atelier, elle griffonne : "Je pars chercher du secours. Je reviens au plus dans une semaine." Elle ne sait plus si cette dernière phrase est vraie, elle voudrait le croire, ou au moins faire semblant.* » Voilà Jo naviguant entre tendresse, remords, férocité, déni, violence, mensonge… avec cette infernale question à laquelle Jo ne peut répondre : vaut-il mieux mourir à deux ou survivre tout seul ?
Jo est seul. Chade n'en pouvant plus de le voir si dépressif a claqué la porte. Il faut qu'il bouge. Se remuer. Revenir vers les lectures classiques, les vrais romans d'aventure. Ceux des hommes forts.

Jack London ? Il prend le premier livre qui lui tombe sous la main. ***Sur le ring*** — c'est cela, frapper l'adversité — et empoigne littéralement la première nouvelle, « ***L'enjeu***[10] » . Un peu de repos enfin dans cette belle histoire d'amour entre l'innocente Geneviève et le romanesque Joe, cet atypique boxeur autant fluet que sensible. Joe c'est Jo, ce ne peut être inventé. Mais le ring masque rapidement l'alcôve. Joe contre Tumba. Le bon et la brute. « [Tumba] *était le type même du boxeur - la bête au front bas, aux yeux de fouine sous des sourcils broussailleux et tombants, le nez aplati, les lèvres épaisses, la bouche morne, les mâchoires énormes, l'encolure d'un taureau, et ses cheveux en brosse évoquaient les soies dorsales du sanglier.* »
Jo se lève, sautille, vocifère les coups, pris par le rythme imposé par Jack London, lâche parfois le livre pour mieux donner les coups.
« *Joe, l'œil vif, vit l'ouverture et allongea sur la bouche de Ponta un direct instantanément suivi d'un crochet swingué destiné à la mâchoire. Toute la salle, debout, vociférait. Geneviève entendait des hommes hurler : "Il l'a eu ! Il l'a". Elle non plus ne se contrôlait plus ; la douceur, la tendresse - évanouies ; elle exultait à chacun des terribles coups assenés par son amant, et voyait déjà arrivé le début de la fin. La salle le savait aussi. Tout le monde était debout et s'égosillait férocement. C'était le cri du sang de la foule ; aux oreilles de Geneviève, cela ressemblait à ce que doit être le hurlement des loups.* […] [Tonga] *se débattait en vain pour se défendre, pour bloquer, se couvrir, plonger* […] *Des coups raides, rocailleux* […] *Tonga rebondissait contre les cordes* […] *Ses bras battaient l'air* […] *Plus rien d'humain en lui. C'était la bête incarnée qui rugit et se déchaîne avant d'être détruite. Il fut mis à bas…* […] » Mais quand le combat bascule sur un uppercut, un seul, fatidique, aussi impensable que la déveine qui enserre Jo, « *Geneviève* [Chade] *vit les muscles de Joe* [Jo] *se détendre tandis qu'il était encore en l'air et entendit le bruit sourd de son crâne sur le tapis. Les hurlements de la salle moururent soudain.* » Jo tombe, défait, sur le parquet de son salon, ring éculé par ses lectures.

[10] *Sur le ring*, recueil de 3 nouvelles de Jack London, dont « L'enjeu », Phébus, 2002. Disponible aussi dans un enregistrement audio (lecture musicale jazzistique) lu par Jacques Gamblin, édité par Naïve, 2004.

Chade a réussi à le traîner au théâtre ; ***Chute !***[11], une comédie qui devrait le distraire, le faire réagir. Jo compulse quelques livres sur le présentoir de la librairie éphémère. Y détonne une couverture aussi noire que ses pensées. Jo feuillette et découvre deux mots isolés au centre d'une page blanche : Le noir. C'est pour lui. C'est un signe. Un roman de **Loulou Robert** : ***Sujet inconnu***[12]. Comme moi, ricane Jo. « *Je dis je. Cette histoire existe. Réelle ou pas. Elle existe. La réalité on s'en fout. La réalité n'écrit pas d'histoires. Je. Tu. Il. Elle ne vit pas.* » Jo vibre à ces phrases très courtes, à cette syntaxe sans adjectif où la violence et la sècheresse des verbes portent toute l'émotion du récit.
« *Je ne te vois plus mais j'écris. Je t'attends mais j'écris. Je me réveille, je te cherche mais j'écris. Je mange peu mais j'écris* […] *Je vais mal mais j'écris.* […] *Tu n'écris pas. Moi si. Tu détestes cette vérité. Elle te renvoie à toi. À ce que tu ne fais pas.* […] *Tu n'écris pas. Moi, si. Un nouveau regard. De la haine. Que de la haine.* » La haine. Jo ressent cela. Comme ces mots qui ne sortent plus de lui mais qu'il puise dans des romans de plus en plus noirs, son addiction. Il faut que cela cesse. Plus de livre. Plus de doutes. Plus de haine.
« [Jo] *tape la dernière phrase sur* [son] *clavier. Dernier bruit de touches. Les visages disparaissent. La différence entre un livre et la vie ? À la fin du livre, la vie continue.* [Jo] *ferme* [son] *ordinateur.* »

La vie ne continue pas. Des livres défilent dans la tête de Jo. Titres, auteurs, paragraphes, litanie obsessionnelle. Enfin le noir devient lueur, « *un halo de lumière intense* […] *où commence la mort*[13] », et une suite de mots qui slament :

La morphine
rend l'atroce
supportable
elle nous fait regretter
le bistrot du coin
et la fumerie d'opium
Où vas-tu
quand tu t'absentes
de ton corps ?
Qui es-tu
quand tu le
réintègres ?

Goutte
à
goutte
souffle
après
souffle
mourir
et
ne pas
mourir

Bruno Doucey[14]

[11] *Chute !*, par le collectif La Volte, conception (et avec) Matthieu Gary et Sidney Pin.
[12] *Sujet inconnu*, Loulou Robert, Julliard, 2018.
[13] « Où commence la mort ? Ils ont vécu la troublante expérience de mort imminente (EMI) » dans *Le Monde Sciences et Médecine* du 30 octobre 2019.
[14] *Î(le)* in *Ceux qui se taisent*, Bruno Doucey, éditions Doucey, 2016.

Notes de lecture

Par Patrick Fourets

Ceux de 14, Maurice Genevoix, Flammarion, 1950 (édition 2013 pour la préface de Michel Bernard)

« *Sous la montée brillante des larmes, ses prunelles ne vivent plus que d'une simple clarté : la certitude et la tristesse de mourir. "Au revoir, Sicot…"* […] *Ce corps étendu, cette force jeune, cette simple bonté,* […] *qui mourait lentement, depuis le claquement grêle d'une balle au bord de l'entonnoir 7.* »
Thomas, Eugène, Léon, Sicot, tué à 23 ans aux Eparges, le 18 février 1915.
L'un des compagnons d'armes de Maurice Genevoix, côtoyés entre l'été 1914 et le printemps 1915, dont la plupart ont subi un sort identique.
Ceux de 14 est l'ensemble en version définitive, de cinq récits publiés entre 1916 et 1923. Un témoignage qui en premier lieu m'a fait comprendre pourquoi mes grands-pères ont toujours tu leur propre histoire de boue, de sang et de bruit. Le récit est au présent, avec la précision descriptive d'un élève de section lettres à l'Ecole normale supérieure au temps du récit. Il restitue les mots des hommes avec leur langage propre, les situations au jour le jour. Pas d'analyse, seuls les faits de manière chronologique. Maurice Genevoix donne un visage aux morts n'existant que par des statistiques dans les manuels d'histoire. C'est tout l'intérêt de son témoignage. Ce livre, j'ai tenu à l'acheter au mémorial de Verdun. «*M'exposer à la brûlure*»[1]. Lire pour entrevoir l'horreur de cette guerre quel que soit le côté de la tranchée où se trouvait le soldat condamné à mort. L'horreur – mot se révélant faible – à la découverte au fil des pages du quotidien des acteurs de cette folie guerrière. En refermant le livre, vient la réflexion personnelle. La mienne tourne autour du mot vie, dans son simple sens quotidien. Prendre le temps d'apprécier le moment présent.
« […] *Un frémissement de vie dans l'engourdissement nocturne. Et la forêt, où des oiseaux s'éveillent parmi les frondaisons, se vide des ombres monstrueuses dont la nuit nous avait assiégés.* »

[1] Préface de Michel Bernard

Par Patrick Guillard

Printemps silencieux, Rachel Carson, traduit de l'américain par Jean-François Gravrand, Wildproject, 2009

« Et puis un mal étrange s'insinua dans le pays, et tout commença à changer. Un mauvais sort s'était installé dans la communauté, de mystérieuses maladies décimèrent les basses-cours ; le gros bétail et les moutons dépérirent et moururent. Partout s'étendirent l'ombre et la mort. Les fermiers déplorèrent de nombreux malades dans leurs familles. En ville, les médecins étaient de plus en plus déconcertés par de nouvelles sortes de dégénérescences qui apparaissaient chez leurs patients. Il survint plusieurs morts soudaines et inexpliquées, pas seulement chez les adultes, mais aussi chez les enfants, frappés alors qu'ils étaient en train de jouer, et qui mouraient en quelques heures. » (p.28)

S'AGIT-IL D'UN MAUVAIS LIVRE DE SCIENCE-FICTION ?

« Il y avait un étrange silence dans l'air. Les oiseaux par exemple – où étaient-ils donc passés ? On se le demandait, avec surprise et inquiétude. Ils ne venaient plus picorer dans les cours. Les quelques survivants paraissaient moribonds. » (p.28)

EST-CE EN FRANCE ?

« Dans les gouttières, entre les bardeaux des toits, des paillettes de poudre blanche demeuraient visibles ; quelques semaines plus tôt, c'était tombé comme de la neige sur les toits et les pelouses, sur les champs et les ruisseaux. » (p.28)

NON, EN FRANCE ON NE PULVÉRISE PAS AUSSI PRÈS DES ÉCOLES

« Ces oiseaux possèdent un régime alimentaire qui les rend particulièrement vulnérables aux produits insecticides, et fait ressortir leur perte jusque sur le plan économique. Torchepots et grimpereaux absorbent en effet un nombre considérable d'insectes nuisibles aux arbres ; le menu de la mésange est aux trois quarts composé de matière animale : insectes aux trois stades de leur vie, œuf, larve et adulte. » (p.121)

« Dès le lendemain matin, on a pu constater que les pluies n'avaient pas apporté que de l'eau à la rivière : des poissons nageaient en rond, à la surface ; parfois, l'un deux se jetait sur la berge ; d'autres se laissaient prendre à la main. Un cultivateur en a porté quelques-uns dans un bassin alimenté par une source ; ceux-là ont recouvré la santé dans l'eau pure, mais la rivière bientôt n'a charrié que des poissons morts. Et ce n'était qu'un commencement, car toutes les pluies subséquentes ont amené davantage de poison dans l'eau, et tué de nouveaux poissons. […]

Les victimes recueillies dans cette rivière, et dans le réservoir Wheeler, comprenaient les poissons favoris des pêcheurs, perches et autres, et des individus plus grossiers, comme des carpes » (p.146)

OUF, CE N'EST PAS À ACHÈRES.
QUOIQUE LE 3 JUILLET DERNIER… L'INCENDIE AU SIAAP…

Oui vous avez deviné, c'est du passé.
(?)
La biologiste américaine Rachel Carson s'est penchée sur le DTT et autres substances nocives pour l'environnement. Elle a publié *Printemps silencieux* en 1962. Elle a reçu la médaille présidentielle de la liberté, la plus haute distinction civile des États-Unis.

DANS QUEL MONDE VIVONS-NOUS ?

Notices biographiques

Jacques Allemand : né à Marseille. Après de longs séjours en Afrique, retour en France. Une thèse sur la poésie de Jules Supervielle. Des choix de textes en revues, dont *incertain regard*, *Voix d'encre*, *À l'index*, *Phœnix*, *Propos de campagne*, *Résonance générale*, *Terre à ciel*. Une quinzaine de recueils, notamment chez Alidades, Soc & foc, S'éditions et Propos 2.

Amaury Ballet : auteur et réalisateur radio. Ses nouvelles policières ont été publiées aux éditions du Valhermeil (*Le déserteur de l'aube* et *Le salaire rouge*) ainsi qu'aux éditions La Marge (*Requiem pour une lionne*). Actuellement il travaille sur la fiction radiophonique *Billie*, lauréate de la bourse Beaumarchais-SACD.

Gérard Cartier : né en 1949, il passe son enfance entre Chartreuse et Vercors puis partage sa vie entre la région parisienne et Chambéry. Conjointement il mène sa carrière professionnelle d'ingénieur et bâtit une importante œuvre poétique puisqu'il publie une quinzaine d'ouvrages dont deux titres seront primés (prix Tristan Tzara en 1997 pour *Le désert et le monde*, Flammarion, et prix Max Jacob en 2000 pour *Méridien de Greenwich*, Obsidiane).

Isabelle Dansin : étudie à l'Ecole Nationale des Arts Appliqués Duperré (Paris), puis à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs (Paris) où elle suit l'enseignement de Zao Wou-Ki. Elle expose en France et à l'étranger. Ses œuvres figurent dans des collections publiques, bibliothèques, mairies.

Patrick Fourets : membre des *Chantiers d'écriture* créés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères. 5 nouvelles (concours *Première ligne*), un conte pour enfants, non publiés. A publié plusieurs textes dans la revue *incertain regard*.

Jean-Paul Gavard-Perret : né en 1947 à Chambéry, il est écrivain et critique d'art contemporain.

Martine Gouaux : née en 1947, une enfance en Afrique, des racines dans les Pyrénées Orientales, dites aussi Catalogne nord, une famille dans la région parisienne et l'aventure des *Chantiers d'écriture* animés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères.

Patrick Guillard : J'aime écouter les bonimenteurs, me laisser séduire un temps par leur verve comme j'aime entrer dans le monde des conteurs. Un jour, peut être saurai-je écrire des histoires, décrire des univers et des sensations imaginaires pour mes petits-enfants.

Claudine Guillemin : géologue, retraitée de l'Education nationale depuis 2010, elle a pu apprécier le Maroc et ses habitants lors de voyages et séjours de plusieurs années et constate la dégradation de notre biosphère en danger.

Pierre Kobel : né en 1953. Ancien enseignant, animateur des blogs *La Pierre et le Sel* et *hamamama*. Auteur de *Le poids des ailes* (2008) et *Dans la trace des mots* (2019), il est proche de Bruno Doucey dont il accompagne l'aventure éditoriale. Il a placé la poésie au cœur de son existence pour dire le monde et y garder espoir.

Ronda Lewis : d'origine américaine, agrégée d'anglais, elle s'intéresse surtout à la poésie et à la nouvelle.

Gérard Leyzieux : écrit principalement de la poésie. Il publie ses textes dans des revues papier en France ainsi qu'à l'étranger mais également dans des revues électroniques dont *Le capital des mots*. En 2018, il a publié aux éditions Stellamaris *Et langue disparaît*. En 2019, il publie aux éditions Stellamaris *Gestuaire* et *Et l'attente attend*.

Hervé Martin : vit près de Rambouillet. Il a travaillé dans le secteur social en tant que Moniteur d'atelier au sein d'un ESAT. Publié dans différentes revues, il est l'auteur de plusieurs livres dont *Métamorphose du chemin* aux éditions Éclats d'encre. Son dernier recueil de nouvelles, *Dans la traversée du visage*, est paru aux éditions du Cygne.

Jean Perguet : lecteur nomade, sa seule boussole est la curiosité. L'écriture n'est pour l'instant qu'un simple instantané de ses pensées ; la forme un plaisir qui peut être partagé.

Clara Regy : née près de la Loire l'aime encore, même si elle vit en Bretagne. Prix des Trouvères pour *Furet* en 2015, *Lycaons* en 2017 aux éditions Henry, deux petits livrets chez La Porte et *Ourlets II* aux Editions Lanskine. Des observations précises, des souvenirs inventés ou bien l'inverse, ce n'est pas grave. Enseigne le français et participe à la revue en ligne *Terre à ciel*.

Thierry Renard : né en 1963 à Lyon. Il s'est fait remarquer, dès 1978 – en tant que comédien, poète et animateur de revue. Il a longtemps partagé sa vie entre l'écriture, le théâtre et de nombreuses autres activités artistiques. Il est aujourd'hui directeur de l'Espace Pandora, "agitateur poétique", à Vénissieux (Rhône). Et, aussi, le directeur de la rédaction de la revue semestrielle *RumeurS*, pour le compte des éditions La rumeur libre.
Publications récentes :
Œuvres poétiques, tome 1, Éditions La rumeur libre, 2016
Œuvres poétiques, tome 2, Éditions La rumeur libre, 2018
La Nuit est injuste, Éditions La rumeur libre, 2018

Responsable de la publication
Véronique Forensi

Réalisation
Service Bibliothèque et service Communication
de la mairie d'Achères

Toutes les illustrations sont d'Isabelle Dansin © I. Dansin

L'exactitude des extraits cités par les auteurs est de leur responsabilité.
Les auteurs demeurent propriétaires de leurs textes.

ISSN 2105-0430
www.incertainregard.com
www.bibliotheque-acheres78.fr
1, place de la Jamais contente 78260 Achères

BIBLIOTHÈQUE
MULTIMÉDIA
PAUL ÉLUARD

Achères